



BRABANT

REWISBIQUE
Archives

13

FR
1

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.

Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours

fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:

3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

1 - 1969

1969: Année Bruegel, par Philippe Van Bever	2
Toone VII, par N.M. Anthoon	4
Les dessinateurs du Jardin Botanique, par A. Lawalrée	12
L'Hôtel de Merode-Westerloo, par Evrard Op de Beeck	14
Un Guide Fidèle, par Emile Poumon	18
La Chapelle de Notre-Dame du Rond-Chêne, par J. de Kempeneer	27
Dans les pas de Bruegel l'Ancien, par Geneviève C. Hemeleers	28
Maurice de Brabant, par David Scheinert	32
L'Eglise Sainte-Marie à Schaerbeek, par Pierre Giraud	34
Jean-Jacques Gailliard, par Albert Guislain	37
L'Hôtel de Ville de Bruxelles	40
Halte à la Porte de Saintes, par Joseph Delmelle	48
Jean-Baptiste Houwaert, par Raymond Poreye	51

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Toone VII: Hubert Depoortere, Gilbert Bremans, José Géal et Publi-Press (H. Havrenne); Les dessinateurs du Jardin Botanique: Bibliothèque Royale de Belgique et Jardin Botanique National de Belgique; Hôtel de Merode-Westerloo: Photo Promotion; Un Guide Fidèle: Hubert Depoortere; Chapelle de Notre-Dame du Rond-Chêne: J. de Kempeneer; Dans les pas de Bruegel l'Ancien: Hubert Depoortere, A.C.L., C.G.T., J. Geerts et Bernard Henry; Maurice de Brabant: Jean Guyaux; Eglise Sainte-Marie: Hubert Depoortere; Jean-Jacques Gailliard: photos de l'artiste; Hôtel de Ville de Bruxelles: Georges de Sutter, Frères Haine, Paul Bijtebier, Institut Belge d'Information et de Documentation et Ville de Bruxelles; Halte à la Porte de Saintes: Michel Delmelle et Albert Hanse; Il est bon de savoir que: La photo illustrant la remise à Mme Spitaels de la médaille belge du mérite touristique a été offerte gracieusement par la Fédération Touristique de la Province de Namur; la photo accompagnant la rubrique consacrée au 20^e Jumping International de Bruxelles a été prêtée gracieusement par le journal « Le Soir ».

Couverture: Jean-Baptiste Van Moer (1819-1884): « Le Bras de la Senne, rue Saint-Géry », tableau ornant l'antichambre du bourgmestre, à l'Hôtel de Ville de Bruxelles (Photo: le Berrurier).

1969 : Année Bruegel

par Philippe VAN BEVER
Député permanent,
Président de la Fédération
touristique du Brabant

CETTE année nouvelle sera marquée en Brabant par deux événements de portée culturelle extrêmement importante: d'une part, le quatre centième anniversaire de la mort de celui qui reste l'un des plus grands noms de notre peinture, Pieter Bruegel, dit « le Vieux » ou « l'Ancien » et, d'autre part, le cinq centième anniversaire de la naissance d'Erasmus. Deux hommes extraordinaires qui ont dominé leur temps. Deux existences d'une fécondité exceptionnelle. Deux grands Brabançons qui illustrèrent notre Province, avec quel talent. Deux hommes profondément humains.

Ces deux anniversaires seront marqués, en 1969, par une série de manifestations qui auront une influence particulièrement heureuse pour notre tourisme national.

A cette occasion, notre revue publiera une série d'articles dans nos divers numéros et d'autres, mieux que moi, parleront de Pieter Bruegel qui, sous l'influence de Jérôme Bosch, se complut à peindre des sujets insolites, mais qui possédait au plus haut degré le don d'observation de la vie réelle de tous les jours d'une époque singulièrement troublée.

La Province de Brabant se devait d'organiser ou de patronner officiellement des manifestations pour le quatre centième anniversaire de la mort de Pieter Bruegel, qui est inhumé dans l'église Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles et aurait vécu à l'actuel n° 132 de la rue Haute à Bruxelles (1).

Mon propos d'aujourd'hui sera donc d'attirer l'attention de nos lecteurs sur quelques-uns des hauts moments de l'année Bruegel.

Tout d'abord les Musées des Beaux-Arts de Belgique organiseront, en collaboration avec l'Institut Royal du Patrimoine Artistique, du 15 août au 15 novembre, une remarquable exposition. Les « Bruegel » que nous avons encore le bonheur de posséder, entièrement restaurés, s'offriront à l'admiration du public. Il est évidemment impensable d'obtenir le prêt de l'étranger d'autres œuvres, quand il s'agit d'un tel maître. Aussi, suivant une technique mise à profit déjà pour Roger Van der Weyden, sera-t-il présenté une exposition de reproductions photographiques noir et blanc de l'œuvre complète de Pieter Bruegel. Cette exposition, particulièrement didactique, permettra aux nombreux amateurs d'art, jeunes et moins jeunes, une nouvelle et combien fructueuse lecture de celui qui fut le premier à rendre le paysage tel que nous le montre la nature dans toute sa réalité et sa simplicité.

Une deuxième exposition se déroulera du 5 septembre au 30 octobre à la Bibliothèque Royale de Belgique. Son thème: « L'œuvre gravée de Bruegel ». Le public pourra ainsi donner libre cours à sa curiosité et étudier par le détail les nombreux dessins (en ce domaine, notre Cabinet des Estampes est fort riche) de notre génie.

Une troisième exposition, du 5 septembre au 30 octobre, déroulera ses fastes au château de Opheylißsem, nouveau domaine provincial, qui sera inauguré officiellement à cette occa-



Pieter Bruegel l'Ancien: L'Oiseleur (détail).

sion. Au cours d'une séance académique, Messieurs Philippe Roberts-Jones et Herman Liebaers, respectivement conservateurs en chef des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique et de la Bibliothèque Royale de Belgique, y prononceront des allocutions de circonstance. Le public pourra y admirer une exposition de toutes les reproductions des œuvres de Bruegel actuellement dans le commerce, ainsi qu'une exposition de peintres brabançons vivant de nos jours; cette dernière aura pour thème: la représentation de paysages, scènes villageoises, la rusticité et l'humanité de la vie brabançonne chère à Pieter Bruegel. Qui ne connaît « Les noces villageoises »? Les noces de rustres sont un sujet que Bruegel affectionnait tout particulièrement. Les 5, 6 et 7 septembre, de grandes fêtes populaires auront lieu au Domaine provincial de Huizingen, avec la collaboration de l'Armée, de la Société de l'Ommegang, de nombreux cercles historiques et folkloriques, de musiques militaires, de fanfares, de la R.T.B., de la B.R.T., etc. etc. Il est prématuré de vous exposer ici par le menu le détail de ces journées de fêtes populaires où la bière coulera à larges rasades au village bruegelien du domaine de Huizingen. Mais, dès à présent, retenez ces dates. Nous vous y fixons rendez-vous. L'atmosphère y sera joyeuse et de nombreuses attractions vous y attendront. Un événement à ne pas manquer, croyez-m'en!

Signalons aussi que la Ville de Bruxelles organisera une série de concerts de musique d'époque dans une église de la Capitale, probablement celle de N.-D. de la Chapelle. Enfin la Fondation nationale Reine Fabiola organisera, en parallèle avec un appel de fonds national, « Les Journées breugheliennes de Bruxelles », du 8 au 14 septembre. Pour ces journées également, il est prématuré d'en donner le détail.

Bien sûr, d'autres manifestations auront lieu en Brabant, au Payottenland, au château de Gaasbeek, ainsi qu'en province. La revue « Brabant » vous en parlera abondamment. Nous devons nous réjouir qu'un tel événement suscite autant d'intérêt et souhaiter qu'il rencontre auprès du public tant belge qu'étranger un large succès.

Mais, dès le mois de février (8 au 16 février), nous vous convions au Salon des Vacances au Heysel. Là, à notre ferme brabançonne, vous aurez déjà la joie d'applaudir divers groupes folkloriques qui se produiront en septembre au domaine de Huizingen, préfigurant ainsi nos fêtes populaires.

1969 sera donc une année du souvenir, mais aussi une année féconde et que nous espérons joyeuse et riche de promesses pour chacun d'entre vous, pour le tourisme brabançon et pour la collectivité brabançonne.

(1) Voir à ce sujet la remarquable étude de notre architecte provincial en chef-directeur, Victor-Gaston Martiny, parue dans le Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites.

THEATRE TOONE

ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF—PETITE RUE DES BOUCHERS—IMPASSE SCHUDDEVELDE 6—LOCATION : TEL : 1170 66 A PARTIR DE 12H.—BUREAU : 117137—

TOUS LES SOIRS

A 20H30

LES CELEBRES MARIONNETTES FOLKLORIQUES BRUXELLOISES

SPECTACLE—ESTAMINET
MUSEE DE LA MARIONNETTE
RELACHE LE DIMANCHE

Toone VII

« Mais bien sûr que je suis avec vous
Il y a trop d'âmes en bois, pour ne pas
Vouloir sauver les personnes en bois ayant
Une âme »

Jean Cocteau

par N.M. ANTHOON

EN notre vénérable petite rue des Bouchers, impasse Schuddevelde, le génie pousse dru, il abonde en ce fief singulier où le sol a reçu plus de sang, a supporté plus de drames et de rêves qu'aucun autre, où ces cœurs de bois ont grouillé, aimé, agonisé, procréé en raison de leur densité incroyable. Et vous voudriez qu'il n'en restât rien? Et vous croyez que l'oubli s'y implante, que la poussière recouvre les vieux bancs aux coussins crevés? Ecœurés du bruit de la rue, dégoûtés des cabots prétentieux, revenez vous baigner dans cette atmosphère d'enchantement et de magie qui règne dans le sanctuaire de Toone, comme vous revenez à vos enfances.

Certes, notre rythme actuel de vie, le foisonnement des spectacles, les sollicitations innombrables dont nous sommes l'objet à l'heure des loisirs, ont

modifié radicalement le rôle que les marionnettes occupaient, il y a quelque cinquante ans encore, dans la vie sociale. La joie du public, petits et grands, a changé de nature. Elle n'en est ni moins belle, ni moins grande, surtout lorsqu'il s'agit de marionnettes folkloriques, fidèles à un répertoire, à un esprit. L'enchantement opère aujourd'hui aussi bien qu'hier. Sans doute les marionnettes ont-elles perdu de leur prestige exclusif de spectacle. Mais ce qu'elles ont cédé en surface, elles l'ont gagné en profondeur. Nous allons vers elles pour leur demander bien autre chose qu'un délassement, qu'une occupation d'un soir. Nous attendons d'elles une preuve, une affirmation de l'indépendance de l'homme vis-à-vis des machines, des robots qu'il a créés et qui risquent, sans ce havre de notre conscience, de nous engloutir à jamais dans un gouffre de monotonie.

Le théâtre

Dans la rue, des feux multicolores vous attirent, un fumet délicieux vous frôle les narines. Vous vous reconnaissez, vous savez que vous êtes au cœur de l'îlot sacré, au cœur de ce quartier aux petites ruelles flamboyantes ou aux impasses obscures.

Une bannière flotte au vent. Très haut, très fort elle annonce l'entrée du repaire de ces poupées au corps de carton pâte. Tendez l'oreille: une mélodie aigrelette vous attire. C'est l'orgue de barbarie de Toone qui bat le rappel: « Entrez, entrez, M'dames, M'sieurs, ce soir un spectacle i-nou-bli-able des poechenelles bruxelloises, entrez, entrez... » Et comme les autres, vous vous laissez mener, en cahotant, par une foule grouillante qui s'engloutit finalement dans l'ancre du Roi des Marion-

Tout au fond de l'impasse Schuddevelde... un théâtre pas comme les autres.

nettes bruxelloises: nous avons nommé José Géal.

Il est là, celui qui perpétue une tradition plus que centenaire, celui en qui trois cents âmes de bois fondent leur espoir de salut! Digne descendant d'une lignée déjà célèbre, un verre de gueuze (bien sûr!) à la main, voyez comme il prépare malicieusement avec ses aidants, son spectacle de ce soir. Petit sourire en coin, la casquette à carreaux bien posée sur la tête, il leur murmure la dernière bonne farce que tantôt il va vous jouer.

Votre regard alors s'émerveille et parcourt avidement tous les coins et recoins de ce bistrot, car le repaire de Toone est aussi un café où la gueuze coule à flots! Les murs en briques nues, s'alliant admirablement avec les poutres vermoulues du plafond, vous montrent de vieux souvenirs de l'ancienne cave du quartier des Marolles: vieilles affiches écornées et tachées qui vantent les exploits des héros de ces lieux, pots de pharmacien aux étiquettes mystérieuses ou encore antiques tissus décorés de peintures naïves mais combien belles! Le bar en briques s'oppose à la vieille cheminée à feu ouvert. Mais quelle cheminée! Digne d'un manoir moyenâgeux, elle se dresse fièrement dans un coin de la pièce et révèle un feu de bois pétillant qui réchauffe les âmes et allège les cœurs.

Déjà la foule nerveuse, installée sur les vieux bancs mal équarris, s'impatiente. Elle attend que le maître des lieux révèle son art, ses histoires farfelues ou comiques, gaillardes ou sentimentales. Aussi ne se fait-il pas prier: d'un air entendu, Toone saisit sa clochette... et annonce le début du spectacle. Les doubles portes battantes se ferment et, pendant quelques secondes avant le lever de rideau, un nouvel étonnement vous saisit. Plus minuscule encore que la précédente, la pièce en gradins vous ramène tout droit dans cette atmosphère de 1900, quand les petits vieux du



quartier de la Chapelle venaient chaque soir, s'asseoir sur ces coussins multicolores aux broderies toutes fripées. Ce n'est pas ce fauteuil moelleux que vous trouvez au théâtre ou au cinéma; non une simple planche en bois rembourrée vous accueille très simplement. Le bruit de la clochette s'estompe, le murmure des spectateurs s'évanouit, le rideau frissonne une dernière fois, le voici qui se lève...

Les coulisses

Mais, pendant que la pièce se déroule, nous vous laisserons pour quelques in-

stants car, à côté du rideau, trois marches raides, qui butent dans une porte, nous attirent. C'est le gouffre où disparaissent les montreurs de marionnettes, ces voleurs d'étincelles, comme dit de Ghelderode, ces alchimistes qui détiennent les secrets de la vie et de la mort. Elles sont là, toutes rangées dans cette boîte magique qu'est l'arrière-scène. Montant une garde vigilante, les comédiens du drame qui se déroule, se confondent en une grappe de têtes, de longues jambes bottées, de défroques râpeuses qui tapissent les murs et le plafond. Géants que nous sommes dans cet univers en miniature, nous



Woltje, le Ketje de Bruxelles, porte-parole de l'esprit bruxellois et acteur à travers toutes les pièces.

nous empêtrons dans ce monde de fils tendus, de fils tissés comme une toile d'araignée. Et de quelque côté qu'on se tourne, des dizaines d'yeux fixes vous dévisagent...

Les décors aussi sont présents: non dépourvus de saveur, ils ressortissent le plus souvent à l'art populaire. Tout usés, percés, craqués, ils vous montrent cette innocence d'imagerie qu'on ne fait plus aujourd'hui. Ces décors se composent, chacun, d'un fond et de six ou huit coulisses. Leur dessin naïf et leur coloris conviennent parfaitement au cadre qui entoure la scène. Les « changements à vue » sont dignes de

ces images. Avec ensemble, on saisit à pleines mains les divers panneaux et sans vergogne, on les fait disparaître pour les remplacer par d'autres, plus vite qu'il ne faut pour le dire! Mais tous ces décors ne seraient que tristes natures mortes si elles n'étaient pas là, ces petites marionnettes, si réelles, si vivantes qu'on dirait de parfaits acteurs...

Les comédiens

A tout seigneur, tout honneur! C'est à « Woltje » cette fois qu'échoira l'honneur de nous servir de guide pour

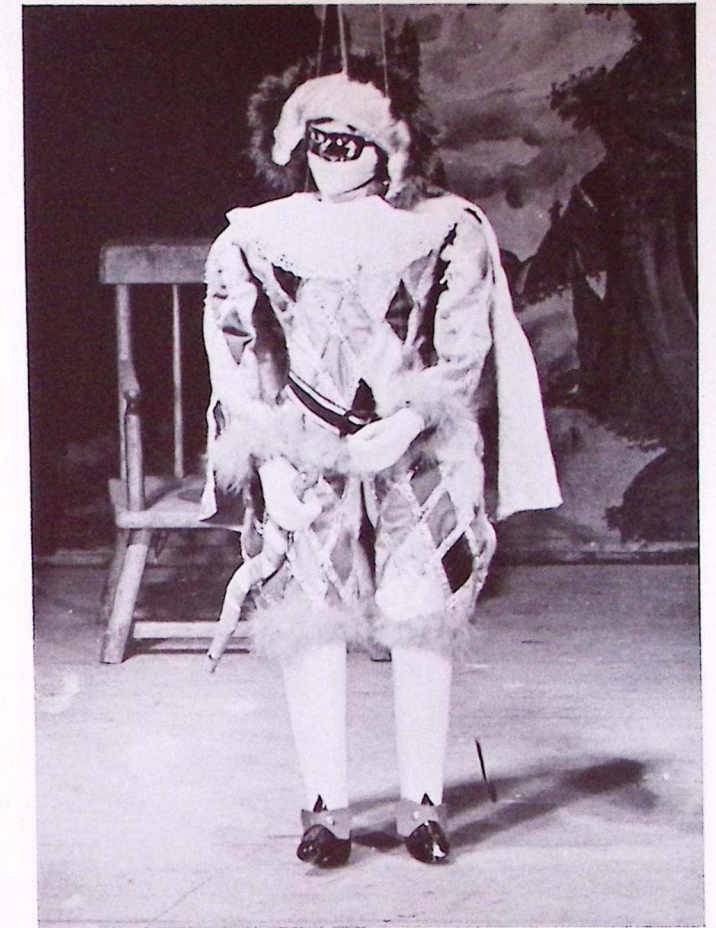
saluer tous ses amis au cœur de bois. « Woltje », ou encore le petit Wallon ou Ketje, doit certainement son nom à cette lointaine époque où des ouvriers wallons vinrent s'installer près de l'église de la Chapelle. Mêlés aux gens des Marolles, ils adoptèrent rapidement un vocabulaire mi-français mi-flamand qui, mêlé en plus à l'espagnol introduit par les soldats du Duc d'Albe, devint rapidement ce savoureux Bruxellois que l'on rencontre encore plus souvent qu'on ne le pense. C'est ce langage que parle « Woltje » et qu'il a transmis à toutes les marionnettes de Toone. Comédien comme pas un, avec son veston à carreaux et sa casquette qu'il soulève dextrement pour vous saluer, « Woltje » ne participe que rarement aux spectacles, si ce n'est pour les introduire avec sa vivacité et sa verve habituelles. Il y a tellement longtemps qu'il remplit ce rôle et tant de catastrophes se sont déjà abattues sur les caves successives où il s'installa, sans cependant lui faire perdre la vie: le bombardement de l'impasse de Varsovie où plus de soixante-dix poupées y laissèrent la vie, les changements successifs de propriétaire ou de propriété... « Woltje » a tout vécu, tout enduré, tout souffert et le miracle veut qu'il soit revenu de tout!

Le voici qui pointe sa petite menotte de bois vers Bompas (ou grand-père). C'est le doyen, le plus vieux parmi les vieux. Il ne faut pas trop lui demander, car son âge lui défend les rôles capricieux ou combattifs. Au contraire, il adore symboliser la noblesse et la majesté. Son rôle préféré? Charlemagne bien sûr, dont il revêt l'armure toute clinquante. Sa très digne descendance, c'est le Poupa, comme l'appellent familièrement les montreurs. Une véritable antiquité! Pensez-donc, il fut déjà du premier théâtre de marionnettes de la dynastie de Toone, c'est-à-dire lors de la bataille de Waterloo en 1815! Le rôle de sa vie, à Poupa, c'est de jouer

Un de ces comédiens merveilleux...

le Père Pardaillan, qui fait le pont vivant entre deux corniches pour permettre à son fils — Pardaillan le jeune — d'aller combattre mille ennemis féroces. Car Pardaillan le jeune, c'est le petit-fils aventureux et batailleur comme pas un. Le plus beau rôle! C'est aussi Lagardère ou d'Artagnan ou encore le Klaane Veeve, (ou littéralement le Petit-Vif ou Vif-Argent), le jeune premier, le Jean Marais du théâtre Toone. Mais voici que « Woltje » s'impatiente, il veut vous montrer les « Grosses Têtes » du théâtre: voici d'abord le « Gruuten Trêter » (Le Grand Traître). Il a tous les vices, tous les défauts. C'est lui qui reçoit les horions du public quand ce ne sont pas trognons de pommes, boulettes de papier ou vieilles savates! Il y a aussi le traître en second, le « Dikkekop » justement! Dans « Le Bossu » il apparaît sous forme de « ce bon Monsieur de Peyrolles ». Faux et astucieux, il est de tous les mauvais coups, de tous les guets-apens.

La gent féminine, peu nombreuse chez Toone, n'en apparaît pas moins dans presque toutes les pièces, mais secondairement. Si ce n'est pas la « Gruute Trêterinne » (la Grande Traïtresse), c'est Blanche ou Mouma, la femme de Poupa, bien sûr. Le tour est-il bouclé? Bien sûr que non puisque plus de trois cents personnes se disputent leur tour d'entrer en scène. Tous ces comédiens merveilleux ont eu leur petite histoire, leur scandale ou leurs déboires... Vous, peut-être, vous ne les connaissez pas, ces histoires, mais Toone VII, ou mieux encore Toone VI, alias Pierre Welleman, qui est depuis plus de soixante ans dans la maison, lui, pourrait vous en raconter des heures durant, lorsqu'il vous montre son petit musée par exemple. Les Quatre Fils Aymon, Lucifer, Pitje-la-Mort, ou Saint Michel, et oui! celui-là même qui trône sur l'hôtel de ville, aucun n'a de secret pour lui; il les a toutes manipulées, ses chères « Poichenelles Bruxelloises »!

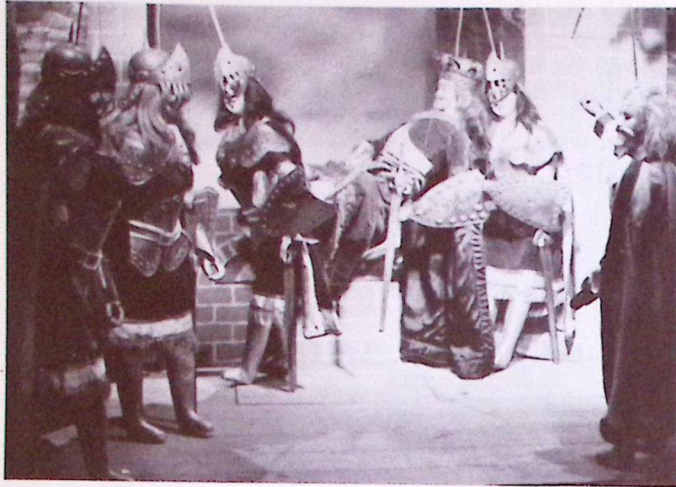


Le répertoire

Si « Woltje » ne vous a pas encore quitté, c'est qu'il désire vous conter une histoire vécue: celle de Michel de Ghelderode, qui dès 1910, tout enfant encore, hantait ces lieux souterrains où se donnaient tous les soirs ces passionnantes histoires de marionnettes. De cabaret en cabaret, Michel de Ghelderode, côtoyant les bonnes gens du quartier des Marolles, finit petit à petit par faire la connaissance de tous les anciens montreurs de marionnettes, aides de Toone II. Il devint leur ami, leur confident et, attiré par ces « acteurs »

aux histoires fantastiques, il leur demanda de se rappeler ces textes transmis oralement depuis des années, si pas des siècles... De là est née, très heureusement, la transcription écrite de « La Passion », par exemple ou encore de la « Farce de la Mort qui faillit trépasser ».

Depuis des années, si pas des siècles... eh oui! car la Passion est née bien avant le XVI^e siècle dans les rues mêmes de Bruxelles. C'était à cette époque un jeu de personnages vivants, qui se déroulait durant la Semaine Sainte dans le quartier de la Chapelle. Avec Marie, Judas, Pilate, Barabbas et Jésus, le



◀ Les Quatre Fils Aymon
 ▼▼ Macbeth
 ▼▼▼ Carmen

cruel côtoyait la douceur, le mal couvrait le bien, ce qui tua ce jeu des rues. Créée à l'air libre, la Passion se transforma en un jeu de marionnettes qui se joua désormais dans ces antres sombres et poussiéreux. Ainsi, de siècle en siècle, transformée ou augmentée, elle se transmit de bouche à oreille pour finalement tomber dans les mains du « Sauveur », c'est-à-dire Michel de Ghelderode. Au cours de ses rencontres, il apprit d'autres histoires toutes aussi importantes, comme cette « Farce de la Mort qui faillit trépasser », dont nous vous parlions plus haut. On la fait remonter au Moyen Âge: ce devait être un de ces mystères dont le thème était cher aux masses populaires. Du mystère, il a passé aux Chambres de Rhétorique pour finir par être adopté par des générations de montreurs de marionnettes et être recueilli par de Ghelderode. Les registres de police du XVIII^e siècle nous livrent la toute première annotation de cette farce: les montreurs payaient patente pour représenter une pièce appelée: « De Dood op Wandel ». Actuellement encore, il y a un peu plus d'un an, Toone VII l'a remise à son répertoire, en même temps que « Duvelor » ou « La Farce du Diable Vieux ».

Si ces pièces constituent en fait tout ce que l'on sait sur le répertoire « historique » des marionnettes, beaucoup de renseignements abondent cependant depuis l'ère de Toone I (début du XIX^e siècle). Petit à petit, avec l'engouement des gens pour les romans de cape et d'épée, on voit apparaître dès 1815 des pièces gaillardes et pleines de combats pittoresques. La représentation des « Pardailan », par exemple, nécessitait 72 représentations qui duraient des soirées entières pour atteindre le baisser de rideau. D'autres pièces en 20 ou 30 représentations étaient courantes: « Les Quatre Fils Aymon », « Belle-Rose », « Le Lion de Flandres », etc.

Les trois paysans ▶
 Faust ▼▼
 La Tentation de Saint Antoine ▼▼▼

Actuellement, bien sûr, cette tradition du roman-feuilleton n'a pas survécu puisque les contingences de la vie moderne nous laissent bien peu de soirées libres! Aussi le répertoire bruxellois évolue-t-il! Mais il recueille toujours autant de succès, avec Duvelor (on en a fait un disque long-playing!), le Bossu ou Pitje la Mort.

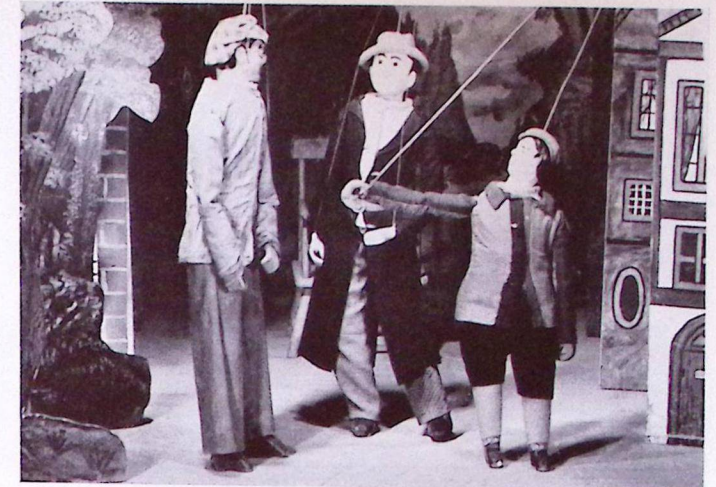
La dynastie des Toone

L'Ancêtre, bien sûr c'est Toone, ou Antoine comme vous voulez. A-t-il eu des Prédécesseurs? Des maîtres augustes qui lui enseignèrent l'art sacré des « poechenelles »? Tout est possible, rien n'est certain. Tout au plus a-t-on retrouvé quelque trace d'un Michel Couters ou encore d'une Moeder Thomas.

Mais Toone I, c'est le père de la lignée, le précurseur, le magicien. Son règne auguste, il le commença vers 1812. Il eut le bonheur de jouer pour les grognards de Napoléon et pendant de nombreuses années, il présenta « Ourson et Valentin », « Vivien et Malagasse » ou encore « Les Quatre Fils Aymon ».

Sa cave était installée dans le quartier des Marolles et de vieilles grand-mères radoteuses racontaient naguère à leurs petits-enfants qu'un des aides de Toone I, un pauvre homme sans domicile, logeait avec les poupées dans la cave... jusqu'au jour où on le retrouva pendu entre les marionnettes. Légende? Histoire vraie? Allez savoir la vérité.

Toone I étant mort, vint un Toone II. Il s'appelait François Taelmans et dirigea le jeu de 1865 à 1890. Son équipe de fidèles montreurs compta maints hommes dont les noms sont restés célèbres: Jan Cortvindt, dit Jan de Bruyne et son fils Simon chez qui un Georges Hembrauf devait prendre du grade. Là, nous entrons dans une branche rivale de la grande lignée des Too-





De gauche à droite: Pierre Welleman (Toone VI), Jean Hembrauf (décédé récemment), à qui l'on a parfois attribué le titre de Toone IV, et José Géal (Toone VII)

ne, car il y eut un moment une guerre de prestige entre le Toone alias Hembrauf et Toone II dont nous vous parlions ci-dessus. A ce moment nous commençons à retrouver des archives, ce qui est rare dans la dynastie. Voyez cette ancienne invitation qui vaut son pesant d'or: « à Mossieu, à sa femme, et à tous les autres de sa connaissance » pour qu'ils viennent « une fois voir la Représentation gala », dans laquelle « y aura un grand drames en 5 actes et 27 tableaux, avec 2 duels, 1 enlèvement, 3 assassinats et 7 changements à vue ». Autre détail pittoresque, que cet ordre formel de Georges Hembrauf au public du théâtre: « On peut pas, disait-il, jeter les pèlures après la tête des artisses sous peine de flanquage à la porte »! Mais revenons à Toone III, ou Jean Antoine Schoonenburg, surnommé encore « Jan de Crol », à cause de son édifice chevelu circonstancié. De 1890 à 1911, il connut les plus grands succès puis

périclita... son règne se termina tragiquement et le pauvre roi sans public s'est pendu comme ses marionnettes inactives qu'il côtoyait. En 1910, surgit alors un nouveau Toone qui prit le chiffre IV: c'était le fils de François Taelmans (Toone II). Celui-ci, malgré les avatars de la guerre, maintint son théâtre ouvert pendant de nombreuses années pour être suivi de Daniel van Landewijck, cinquième de la dynastie célèbre où fort heureusement l'adoption remplace parfois l'hérédité! Tout le monde croyait la guerre dynastique terminée: il n'en fut rien jusqu'au jour où Pierre Welleman, marionnettiste depuis 1906, vint imposer sa loi en temps que Toone VI.

Plus de cinquante ans de métier! Voilà une carrière bien chargée: ayant eu son propre théâtre en 1937, il fut couronné roi des Marolles le 2 octobre 1952. Lors de la Semaine Sainte de 1956, un comité d'hommage composé notamment de

MM. L. Collard, ancien ministre de l'Instruction publique, de Néeff, gouverneur du Brabant, Haulot, commissaire général au Tourisme, Cooremans, bourgmestre de Bruxelles et bien d'autres, se chargea de fêter le cinquantième anniversaire de l'activité de marionnettiste de Toone VI.

Et maintenant il y a Toone VII, ou José Géal, pour tous ses amis. Déjà montreur dans l'arrière-cave d'un café de la Chapelle, le « Lievekenshoek », Toone VII y joua la dernière pièce qu'on y représenta. Et à nouveau il fallut déménager... et jouer n'importe où: à la Grand'Place, dans la cour de l'hôtel de ville, au Parc de Bruxelles. Un deuxième sauvetage du théâtre fut nécessaire (le précédent eut lieu dans les années 30): le peintre Jef Bourgeois, le journaliste Antoine Demol et José Géal se mirent à la tâche. Celui-ci acheta une maison de l'impasse Schuddeveld, d'ailleurs reliée à l'impasse Sainte-Pé-

José Géal en conversation avec Robert De Rijck, l'artisan aussi modeste que talentueux, qui a aménagé la scène actuelle

Toone VII, alias José Géal, au cœur de son royaume

tronille (vous la connaissez?) et la restaura avec l'aide de la ville de Bruxelles, de la Province de Brabant et du Commissariat général au Tourisme. La scène, telle que vous pouvez la voir actuellement, a été aménagée par un spécialiste, M. De Rijck. Très solennellement, en 1966, les nouveaux locaux furent inaugurés, en même temps que le règne de José Géal d'ailleurs. Orfèvre en la matière, Toone VII en dirige depuis lors admirablement le destin, tout comme celui du Théâtre de l'Enfance d'ailleurs. (Il est aussi le père de « Bonhomme et Tilapin », que tous les téléspectateurs, jeunes ou vieux, connaissent.)

Résurrection de nos chères marionnettes, pérennité des « pochenelles bruxelloises », respect de la tradition, tous ces faits sont le résultat du travail acharné de Toone VII. Pour ces merveilleux moments que nous avons passés dans ce théâtre, pour cette sympathique ambiance du temps passé, pour tout ce que Toone VII a fait pour nos marionnettes, merci, José Géal, au nom de tous merci!

Puissiez-vous, ami spectateur, apprécier comme nous avec tant de joie et de chaleur au cœur, ces spectacles si merveilleux, car, comme le disait si bien Michel de Ghelderode:

« ...tous les Toone furent, seront et sont les porteurs du feu, les voleurs d'étincelles qui soufflent pour qu'elle reste vive, cette petite flamme folle jaillie du phosphorique terreau bruxellois... »

Longue vie à Toone et à ses marionnettes!

BIBLIOGRAPHIE

Marionnettes de tradition populaire, Robert Guiette. Editions du Cercle d'Art, Bruxelles 1950.

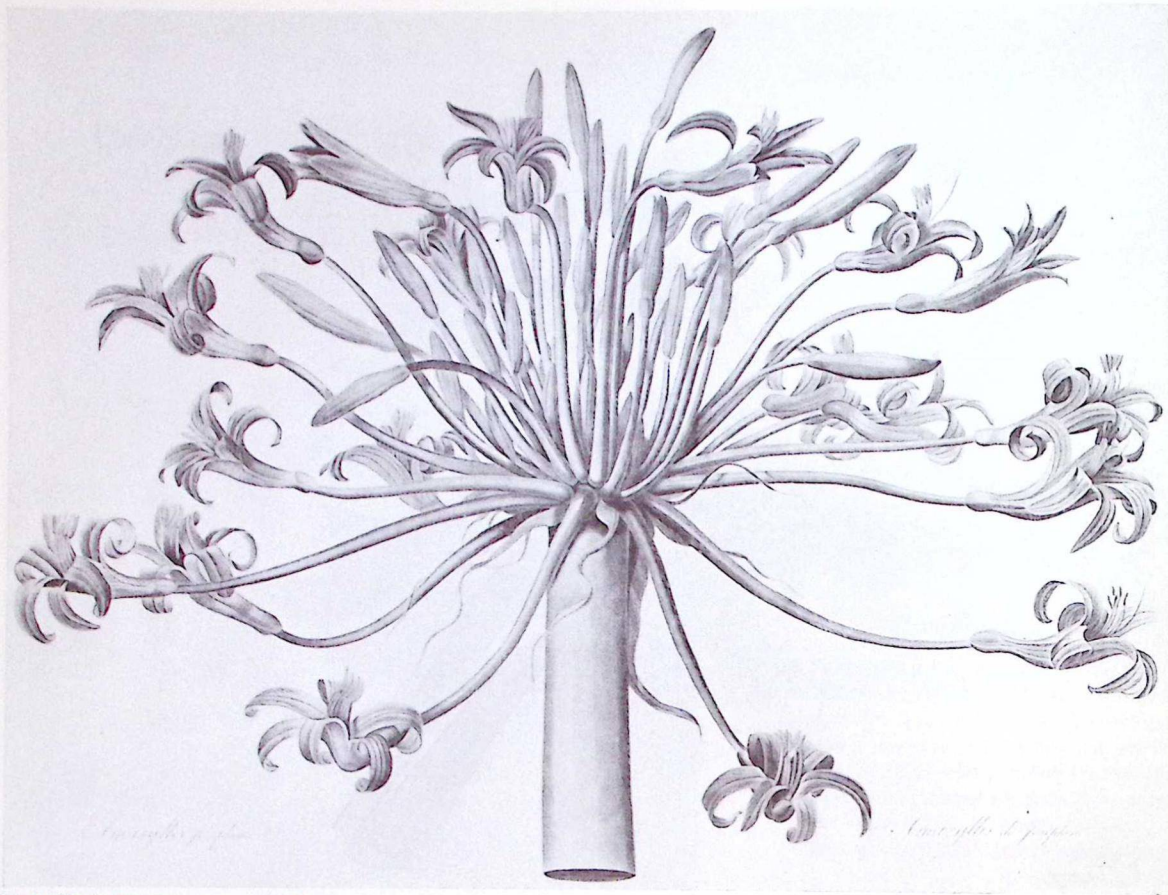
Toone, le marionnettiste de Bruxelles, édition du Commissariat Général au Tourisme, Bruxelles 1956.

Marionnettes belges, Julien Flament. Editions de l'I.N.R.

Le règne des Toone, Richard Dupierreux. Le Soir Illustré du 28.3.1931.

Quatre siècles de marionnettes bruxelloises, Antoine Demol. Le Folklore Brabançon, no 158/ juin 1963.





L'Amaryllis de Joséphine, par P.-J. Redouté

Les dessinateurs du Jardin Botanique

par A. LAWALREE

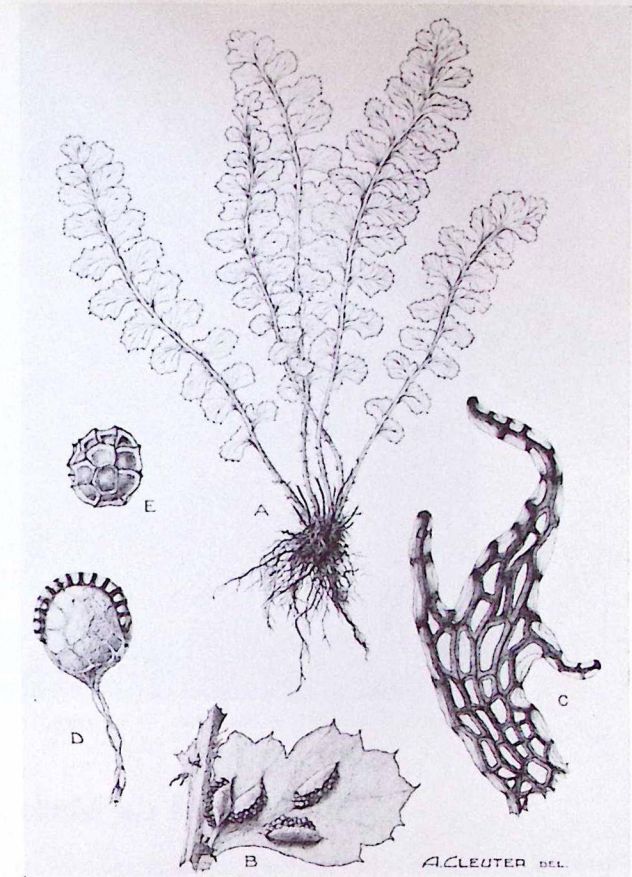
TOUS les hommes aiment les dessins de plantes, de fleurs, de fruits. Les botanistes les goûtent particulièrement: ils cherchent à orner leurs ouvrages de figures qui d'ailleurs les dispensent souvent de longues descriptions. Certains botanistes dessinent eux-mêmes; la plupart pourtant recourent à des dessinateurs spécialisés. Il en est de célèbres; ainsi Redouté, dont les Roses sont dans toutes les mémoires. Mais, trop souvent, hélas! les œuvres de ces artistes ne sont connues que d'un petit nombre d'initiés. Le Jardin Botanique National de Belgique, qui a eu et a encore le bonheur de disposer de dessinateurs de grand ta-

lent, a présenté l'an dernier au public quelques-unes de leurs créations. Peut-être ces témoins d'un art peu connu, très précis, très précieux, mûri en marge des remous et des chapelles esthétiques, pourraient-ils influencer les artistes d'aujourd'hui, voire susciter des vocations? Le dessin botanique est une ascèse. Refoulant son imagination pour s'assujettir à la réalité, l'artiste doit représenter telles qu'elles sont des plantes ou des parties de plantes (fleurs, graines, etc.) en grandeur naturelle ou grossies et vues à la loupe ou au microscope. Mais le monde végétal est si beau et si étrange! Et souvent, ces figurations,

au plus haut point réalistes, nous dépaysent et nous captivent davantage que les créations des peintres surréalistes. L'art du dessin botanique remonte au moins aux superbes volumes de la Renaissance. Il est bien vivant aujourd'hui: une exposition consacrée à cette spécialité à Pittsburgh (U.S.A.) en 1964, montrait des œuvres de 72 artistes contemporains, qui ont eu recours à toutes les techniques. Les artistes du Jardin Botanique, eux, n'ont recouru qu'au crayon, à la plume ou à l'aquarelle. La fondation de cette école est due à Hélène Durand. Née en 1883, fille de

Théophile Durand qui fut Directeur du Jardin Botanique, Hélène Durand obtint de haute lutte le diplôme de « maîtresse des arts professionnels », et reçut un enseignement botanique poussé, non seulement de son père mais aussi de Leo Errera et de Jean Massart, tous deux Professeurs à l'Université de Bruxelles. Elle commença à dessiner au Jardin Botanique en septembre 1903, fut agréée en juillet 1906 « Dessinateur du Gouvernement du Congo », dessina à cette époque des insectes au Musée d'Histoire Naturelle sous la direction de Severin et fut enfin nommée définitivement en 1912 au Jardin Botanique où allait dès lors se dérouler toute sa carrière, interrompue hélas en 1934 par une mort prématurée. Bien que très effacée, Hélène Durand acquit une réputation internationale. Pourtant on n'a guère publié que ses dessins à la plume. Ses aquarelles sont restées presque toutes inédites. Parmi les centaines d'aquarelles d'Hélène Durand, le Jardin a choisi pour les exposer quelques-unes des planches de Cycadées et de Conifères qu'elle réalisa sous la direction du Professeur Charles Bommer. Il faut voir ces œuvres pour croire à la possibilité d'une telle perfection: la précision du dessin s'y allie à un extraordinaire sens des couleurs et de la lumière.

Lorsqu'Hélène Durand mourut, on nomma pour lui succéder Albert Cleuter. Celui-ci, architecte diplômé de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, a réalisé à la plume la presque totalité de son œuvre. Deux tableaux à l'huile représentant l'un l'embouchure du Zwin, l'autre le vallon de la Kerere dans le massif du Ruwenzori, témoignent pourtant de la maîtrise avec laquelle Cleuter peut peindre les paysages d'intérêt botanique. Ses dessins à l'encre de Chine noire sont connus des botanistes du monde entier. Cleuter, mêlant pointillés et lignes, réussit à rendre non seulement les formes et les volumes, mais la matière et je dirais même la couleur des objets. Lui-même ne pourrait probablement pas dire combien de planches il a dessinées. Le plus grand nombre illustrent la Flore du Parc National Albert ou la Flore Générale de Belgique. Le développement des travaux de re-



L'Asplenium jahandiezi (de Litard) Rouy, par Albert Cleuter

cherche et donc des publications du Jardin Botanique, obligea bientôt à recourir à d'autres dessinateurs, qui tous furent, à divers titres, élèves d'Albert Cleuter. Il est curieux de constater comment la personnalité de chacun réussit à se marquer dans des dessins aussi techniques. Notons aussi que la plupart des dessins sont réalisés d'après des spécimens d'herbier: les feuilles sont donc représentées aplaties dans le plan du papier, et non en perspective: cela permet de rendre les moindres détails de leur anatomie. Il y a là une convention des botanistes qui rappelle les conventions de l'antique peinture égyptienne. Deux dessinateurs, Messieurs Rodarie et Joseph De Becker, se sont plus par-

ticulièrement voués aux mousses; sujet ingrat, la plupart des figures réclamées par les botanistes pour l'étude des mousses consistant en représentations des cellules des feuilles. Si j'ajoute que J. De Becker a réalisé en outre des aquarelles, principalement des aquarelles de Champignons de Belgique pour des cartes illustrées destinées à diffuser dans le public belge la connaissance des champignons de notre pays, je crois avoir donné une idée assez complète de ce que les visiteurs ont pu admirer lors de cette exposition. La précédente exposition de ce type tenue à Bruxelles remonte à 1928. C'est dire qu'on a rarement eu l'occasion d'un contact avec un métier rare et peu connu: celui d'illustrateur botaniste.



L'Hôtel de Bournonville, en 1655 (tableau de Van Geel)

L'Hôtel de Merode-Westerloo

par Evrard OP de BEECK

LS ne sont plus très nombreux à Bruxelles, les hôtels particuliers qui sont encore habités. Plusieurs sont tombés sous la pioche des démolisseurs, d'autres sont à usage de bureaux, de maisons de repos ou sont occupés par des communautés religieuses.

La silencieuse rue aux Laines, qui a malgré tout conservé un certain aspect aristocratique, en compte encore deux: l'hôtel des Comtes de Lannoy avec sa belle façade à la française, et plus loin, à la pointe de cet îlot qu'on vient de baptiser « le Quartier des Arts », l'hôtel de Bournonville, mieux connu sous le nom d'Hôtel de Merode.

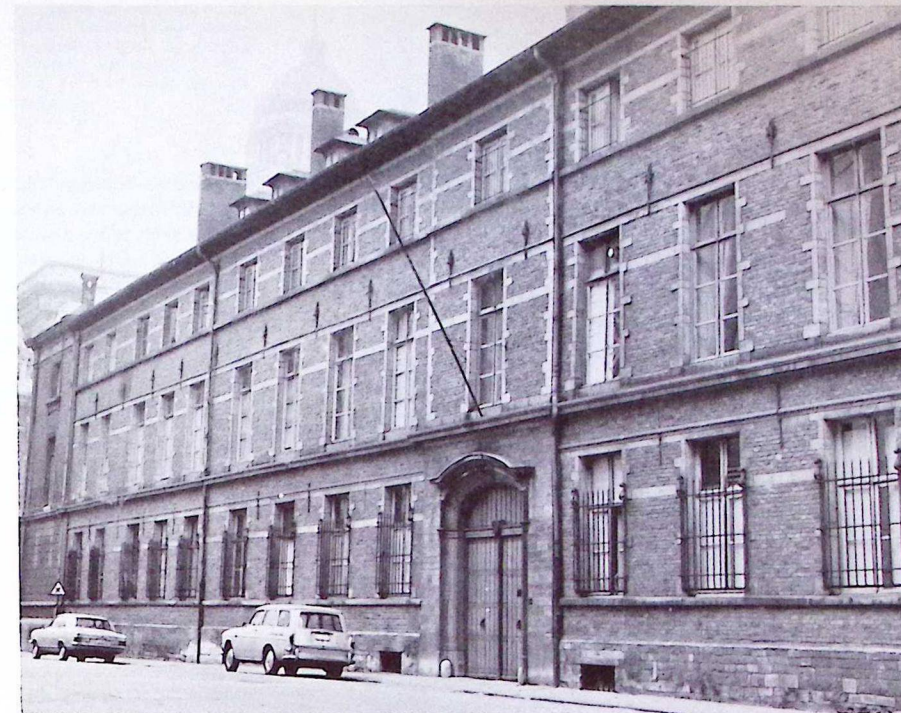
La façade dans la rue aux Laines a fière allure. La brique rose forme le décor qui est complété par la richesse de la pierre de taille et la ferronnerie. Cette façade fut récemment restaurée et les propriétaires se sont inspirés d'une toile du XVII^e siècle, conservée dans la maison et qui montre l'hôtel tel qu'il était en 1655.

L'aspect de l'hôtel, côté Place Poelaert, est moins beau. Son architecture plus austère évoque les productions du début du XIX^e siècle.

L'hôtel fut construit en 1618 par le duc de Bournonville, qui y fixa sa résidence. Les princes et ducs de Bournonville étaient propriétaires de seigneuries et

de terres situées notamment à Baarode, Saint-Amand, Steenhuize et à Quévy. Ils étaient apparentés à de nombreuses familles princières et, parmi celles-ci, notamment aux Croy. Un personnage important fut le duc Alexandre de Bournonville qui vécut dans la première moitié du XVII^e siècle.

Les Bournonville se sont succédé dans cet hôtel depuis 1618. Il y eut des héritages et des ventes entre héritiers. En 1753, l'hôtel devint la propriété de la Maison de Mastaing. Un hôte illustre, le comte de Cobenzl y fixa sa résidence. Ce ministre de l'Impératrice Marie-Thérèse était un excellent homme d'Etat, mais son train de vie finit par le



La façade de l'Hôtel de Merode, donnant sur la rue aux Laines

ruiner. Après sa mort, survenue le 27 janvier 1770, les collections de porcelaines et de tableaux, dont il avait orné sa demeure, furent vendues mais le montant de la vente ne put couvrir toutes ses dettes. Sa veuve se retira dans une modeste maison près de Bruxelles, vivant d'une pension qui lui avait été accordée par le Gouvernement Impérial et Royal.

Après le comte de Cobenzl, l'hôtel fut occupé par le comte Othon-Henri d'Onghyes et de Mastaing, 3^e prince de Grimberghe et Grand Veneur du Brabant. Ce prince était l'un des plus grands seigneurs de son temps et l'hôtel retrouva vite le faste d'antan. Sa fille, Marie-Félicité de Mastaing, princesse-héritière de Grimberghe, épousa, en 1780, le comte Charles-Guillaume de Merode, et, par cette alliance, l'hôtel de la rue aux Laines ainsi que tout le patrimoine de cette Maison passa à la Maison de Merode. Dans notre article consacré au château d'Everberg nous

avons parlé assez longuement de la personnalité du comte Charles-Guillaume de Merode (1). En 1789, l'aile construite perpendiculairement à l'aile longeant la rue aux Laines fut agrandie. Cette partie contient, au premier étage, une suite de salons. Le plafond du Grand Salon est orné notamment, des armoiries de Merode et Grimberghe et de la devise des de Merode « Plus d'honneur que d'honneurs ».

Depuis les générations des de Merode se sont succédé dans cet hôtel et chaque génération y a apporté un léger changement: une retouche, un embellissement. Si la façade est assez bien conservée ce n'est pas le cas de l'arrière-bâtiment, qui a été transformé à diverses époques.

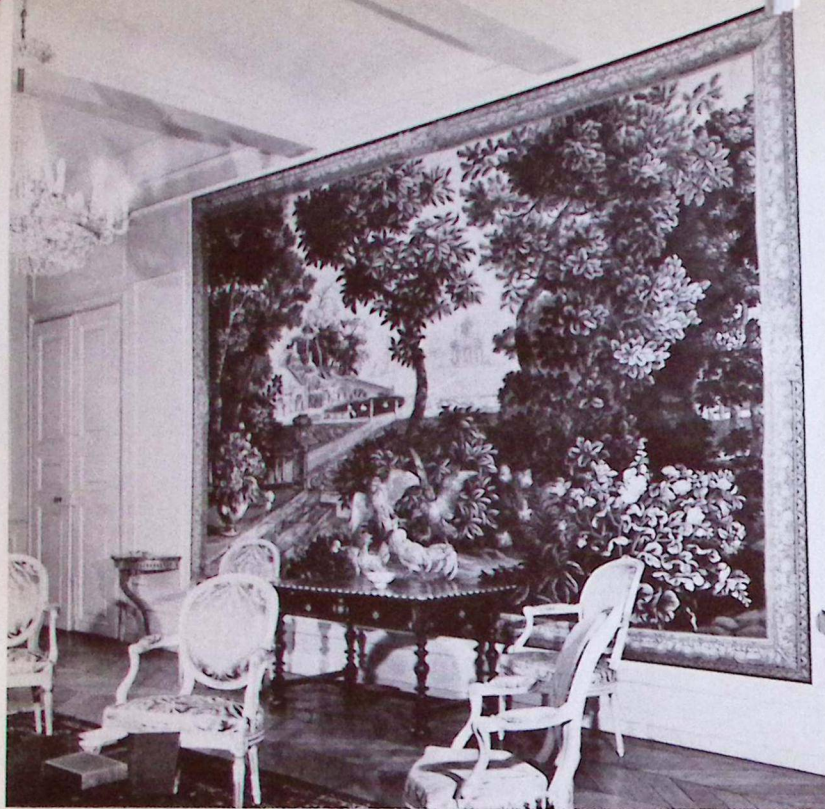
Une grande mutilation date de 1875: l'expropriation du jardin de l'hôtel.

La construction du Palais de Justice nécessitait en effet l'expropriation de ce vaste terrain. Le « Journal de Bru-

xelles » d'alors commentait la cession du terrain de la façon suivante: « Il est heureux d'avoir pu, pour la réalisation d'une grande idée, d'un projet conçu avant 1830, acquérir dans l'intérieur de Bruxelles près de deux hectares de terrain à raison de 1,80 Fr le pied, valeur des constructions comprises, et on peut citer la loyauté et le désintéressement du propriétaire, qui n'a fixé lui-même aucun prix, mais qui a purement et simplement accepté celui qui a été donné par les experts. »

Plus tard, à deux reprises encore, la famille de Merode-Westerloo dut céder une partie de son jardin et des écuries. En 1900, une galerie fut construite à l'arrière du bâtiment, tandis que plus récemment, quelques transformations moins importantes ont été exécutées.

Après la dernière guerre, une restauration s'imposa. Celle-ci fut menée à bon terme par le prince et la princesse de Merode-Westerloo, qui pourtant vers cette même époque avaient encore en-



Le salon des tapisseries au décor à la fois chaleureux et raffiné.

courus. Mais avant tout, le prince de Merode-Westerloo attira notre attention sur un tableau datant de 1655 qui nous montre l'aspect de l'hôtel du duc de Bournonville à cette époque. Le tableau est fait avec une précision telle que l'on a pu s'en inspirer lors de la restauration de la façade.

En pénétrant dans le grand salon, on oublie vite la richesse des boiseries blanc-or, pour n'admirer que le portrait de la princesse douairière Nathalie de Merode-Westerloo. C'est un pastel de grande valeur artistique, œuvre du comte Jacques de Lalaing. Le tableau est suspendu au-dessus d'une table richement sculptée et dorée et qui porte dans sa décoration les armoiries du maréchal de Merode et de son épouse, surmontées d'une couronne de marquis, se détachant sur un manteau d'hermine et entourées de trophées. C'est un meuble rare, qui fait très grand siècle, et dont les maîtres de céans peuvent être fiers à juste titre. Nous pourrions parler encore des divers médaillons qui sont accrochés ci et là, et qui nous racontent l'histoire de la famille, ou encore des fauteuils aux tapisseries de Beauvais ou d'autres pièces d'ameublement; notons l'ordonnance de cette belle pièce bien proportionnée et meublée avec tant de goût.

La pièce voisine est le bureau du prince. Comme le salon, elle donne sur la cour intérieure de l'hôtel. Ici nous mentionnerons le portrait du marquis de Bournonville qui vécut en 1756. La salle à manger est située du côté de la rue aux Laines. Nous y retrouvons les mêmes boiseries de la fin du XVIIIe siècle. De la même époque date également le service de table, en porcelaine de Tournai, aux fleurs d'or qui y est exposé. La tradition de la famille veut que chacune de ces fleurs formant la décoration de ces porcelaines soit faite en or de ducats fondus. Cette petite fleur d'or forme une décoration discrète et fort originale.

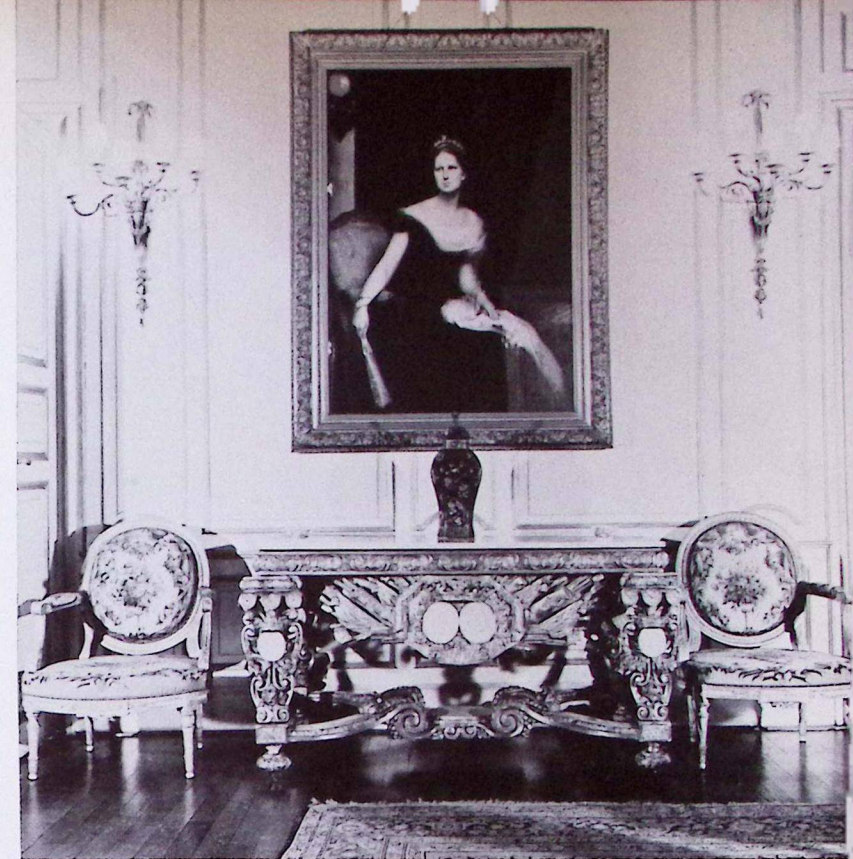
Au-dessus des crédences sont accrochés deux portraits, de la main du pein-

Dans le grand salon, le saisissant portrait de la princesse Nathalie de Merode-Westerloo, œuvre admirable du comte Jacques de Lalaing, forme avec la table frappée aux armes du feld-maréchal de Merode et de son épouse, un coin d'une ordonnance exquise.

tre hollandais Verspronck, contemporain de Rubens. Ces deux tableaux datent de 1637 mais les deux personnages n'ont pu être identifiés, qu'importe d'ailleurs, car dans ces œuvres nous admirons surtout la finesse avec laquelle les visages ont été peints. Ajoutons tout de suite qu'un éclairage adéquat met fort bien en valeur ces deux tableaux. Un très beau cartel d'époque Louis XV orne la cheminée.

De la salle à manger au salon des tapisseries, il n'y a qu'un pas. Egalement situé du côté de la rue aux Laines, il est décoré de trois grandes tapisseries des Flandres mais de provenances différentes. Ces grandioses perspectives de verdure donnent à cette chambre une profondeur et un charme tout à fait particuliers et qui est propre aux pièces décorées de tapisseries. Dans la cheminée nous remarquons une taque aux armoiries d'Arenberg - de La Marck, peut-être un souvenir de l'alliance Merode-Arenberg qui eut lieu vers le milieu du siècle dernier. Outre les tapisseries, notre attention fut encore attirée par deux portraits de famille dont l'un représente la comtesse Czernion, la fille du maréchal de Merode et de sa première femme, la princesse Pignatelli, dont les traits révèlent une grande personnalité et une fermeté de caractère. Le prince nous raconta que cette pièce servait jadis de salle de bal et qu'ici le prince Léopold fit ses premiers pas de valse. Plus tard, il devait y revenir avec sa jeune épouse, la princesse Astrid.

Dans la galerie, nous admirons la collection de porcelaines du prince de Merode-Westerloo. Celle-ci a été aménagée spécialement par Madame Faidier, qui fut, jusqu'en 1968, le conservateur du Musée de Mariemont. Avec grande érudition la princesse attira notre attention sur les diverses particularités de chaque pièce, de chaque variété. Disons que les porcelaines de Tournai dominent, mais que la pièce maîtresse de la collection est sans le moindre doute le service de table en porcelaine de Vienne offert par



l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas et première châtelaine de Laeken, à son Grand Veneur, le prince Othon de Grimberghe. Ce service a été fabriqué dans les manufactures royales de Vienne et a été inspiré par un service créé à Sèvres pour le Petit Trianon de la reine Marie-Antoinette.

La galerie dans laquelle nous nous trouvons ne date que du début de ce siècle, mais s'accorde assez bien avec l'ensemble du bâtiment. D'ici nous pouvons regarder l'animation de la rue de la Régence... On se croirait dans un autre siècle!

Du côté de la Place Poelaert plusieurs salons se succèdent. C'est là que se tient et travaille souvent la princesse de Merode-Westerloo où elle répond à son courrier et s'occupe de ses œuvres. Ces pièces ont un aspect plus intime que les grands salons d'apparat que nous venons de traverser. C'est pour

cela que nous voulons nous limiter à signaler seulement un petit tableau précieux, signé Rembrandt, représentant Saint Pierre dans la Prison Mamertine (3); cette œuvre date de 1631.

En quittant l'hôtel de Merode, nous n'avons pas su ce que nous devons admirer le plus: le zèle des générations passées qui, avec tant d'éclectisme et de goût, ont réuni et conservé ces œuvres d'art, ou les efforts que déploient le prince et la princesse pour conserver intact, malgré les difficultés de notre époque, le patrimoine de la Maison de Merode.

(1) Voir notre article sur Everberg paru dans « Brabant » no 4, 1967.

(2) Nous devons ce renseignement à M. Louis Robyns de Schneidauer.

(3) La Prison Mamertine ou Tullianum, composée de deux cachots superposés, fut construite à Rome sous Servius Tullius. Jugurtha et Vercingétorix, entre autres, y furent enfermés. C'est là que périrent les complices de Catilina.

trepris de faire restaurer le château de Merode près de Düren presque entièrement détruit par la guerre, ainsi que des travaux d'embellissement à la demeure ancestrale de Westerloo.

Nous avons dit plus haut que depuis 1780 des générations des de Merode se sont succédé dans cet hôtel. Que d'hôtes illustres n'ont pas été reçus entre ces murs! Citons seulement la visite du roi Léopold II, de la reine Marie-Henriette et du comte et de la comtesse de Flandre. Rappelons que ce fut ici que le roi Léopold III, alors duc de Brabant fit ses débuts mondains et qu'un bal fut donné en l'honneur de la princesse Astrid lors de son arrivée en Belgique; et l'on pourrait encore allonger cette liste...

Une maison habitée connaît aussi bien les fêtes que les deuils. C'est ici qu'expira le 6 avril 1892 à la suite d'une broncho-pneumonie le comte de Merode-Westerloo, président du Sénat. Pen-

dant ses derniers jours les pavés de la rue aux Laines furent recouverts de paille afin d'assourdir le bruit des voitures. Ses obsèques furent à la fois grandioses et émouvantes (2).

Dès qu'on franchit le seuil de cette demeure, on est non seulement frappé par son faste, mais aussi par l'éclectisme avec lequel elle est décorée.

Dans le spacieux vestibule, nous trouvons une collection de tapisseries d'Aubusson, qui nous rappelle que, depuis longtemps déjà, les de Merode sont amateurs de tapisseries. Déjà le maréchal Jean Philippe Eugène en fit exécuter pour la décoration de son château de Westerloo. Un petit local près de l'entrée renferme le portrait en pied du prince Othon de Grimberghe par qui l'hôtel est passé à la Maison de Merode et dont le souvenir est resté vivant dans la maison.

Le premier étage comporte une suite de salons d'apparat que nous avons par-

Un Guide Fidèle

par Emile POUMON

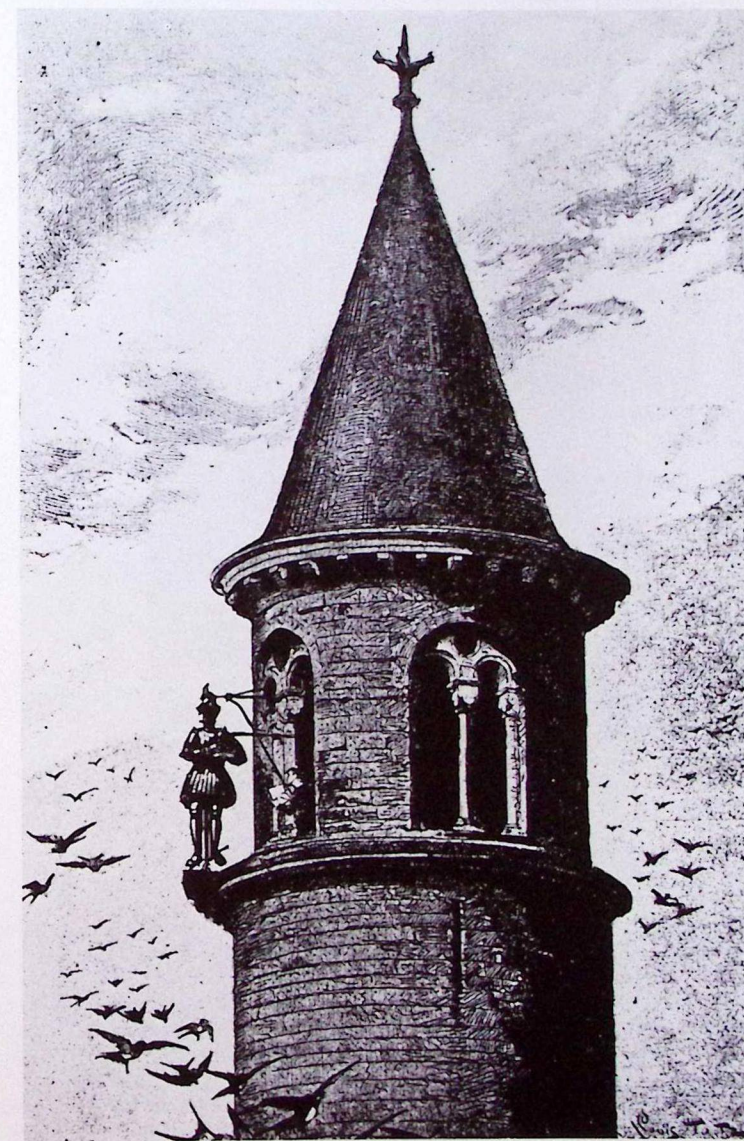


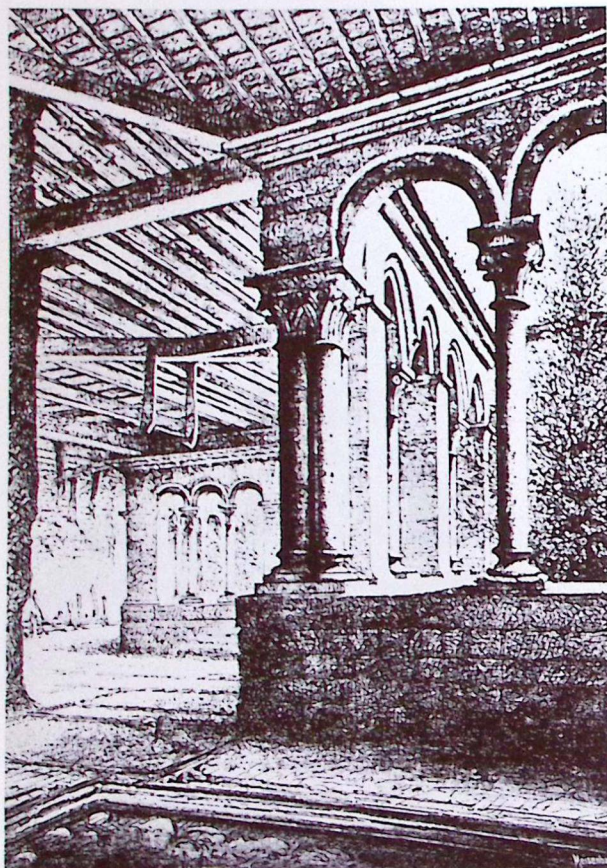
POUR établir les itinéraires de leurs promenades dans notre belle province, les touristes disposent non seulement des excellents circuits régionaux et locaux édités par notre Fédération, mais encore de nombreux guides aussi diserts que précis. Cette littérature touristique, qui rend tant de services à tous, ne s'est vraiment développée que depuis un demi-siècle.

Pour le XIXe siècle, les ouvrages sont beaucoup moins nombreux, mais édités avec beaucoup plus de soins, ces volumes de voyage s'adressant alors plutôt à une élite. Pour l'illustration confiée à d'excellents artistes, on avait souvent recours à la lithographie. Leur format les rend malheureusement peu pratiques. Les guides sont beaucoup moins nombreux encore pour le XVIIIe siècle. C'est dire l'intérêt que présente « Le Guide Fidèle contenant la description du Brabant Wallon, ouvrage curieux et utile » publié dans la seconde moitié du siècle, à Bruxelles, chez J. Moris, imprimeur-libraire sur le Marché aux Trippes, à la Bible.

Le Brabant Wallon était, sous l'Ancien Régime, divisé en quinze Mayeries comportant, chacune, une chef mayerie sous l'autorité de laquelle se trouvaient placés les autres villages environnants. Nivelles, Genappe, La Hulpe, Mont-Saint-Guibert, Grez, Incourt, Gembloux, Dongelberg, Mélin, Saint-Jean-Geest, Geest-à-Vronpont, Jauche, Orp-le-Grand, Jandrain et Hannut étaient chefs

En page de gauche: Le pilori de Braine-le-Château, élevé, en 1521, par Maximilien de Hornes, chambellan de Charles Quint. Ci-contre: Djean-Djean, le célèbre jaquemart de Nivelles





Le cloître de l'ancienne abbaye de Sainte-Gertrude à Nivelles

de mayeries. L'auteur a adopté la même division pour son ouvrage. Notons en passant que c'est surtout l'élément historique qui joua dans la formation de ce kaléidoscope.

Le livre s'ouvre par une description de la capitale du Brabant Wallon qui « est située dans un endroit aussi sain qu'agréable, est arrosée par la Thiène,

Rivière qui prend son nom d'un Village voisin et son accroissement de divers ruisseaux. Nivelles est à présent sous le Diocèse de Namur et situé à huit lieues de cette Ville, à six de Bruxelles et sept de Louvain. Elle faisoit autrefois partie du Diocèse de Liège. »

L'évêque François Buisseret y établit un séminaire vers 1613. Les Jésuites y

« régèrent les humanités » et desservent l'église paroissiale Saint-Georges. La ville comptait autrefois onze paroisses et, dès 1220, était entourée de murailles percées de sept portes. « En 1580, les Bruxellais révoltés contre leur Prince et contre l'Eglise, dévastèrent entièrement cette Ville ». Cet événement nuisit beaucoup au développement de la cité qui « étoit autrefois assés considérable par la beauté de ses places et de ses édifices. » Il n'épargna pas le béguinage « qui fut autrefois très nombreux. »

L'auteur continue: « On a vû autrefois fleurir cette Ville par de très belles Manufactures, tant de Draps que de Toiles. Ces dernières surtout ne le cédoient ni en finesse ni en blancheur à celles de Cambrai. Le principal Commerce actuel y consiste en Toiles, nouvelles Siamoises et Callemandes. La Bière y est assés bonne.

« La Magistrature est composée de trois membres, savoir de sept Echevins, ayant à leur tête le Mayor, de sept Jurés ou Rentiers et des Maîtres de métiers de la ville. Le premier Membre est établi par la Dame Abbesse, le second par le Conseiller commissaire du Conseil de Brabant au nom de Sa Majesté et le troisième par les deux premiers.

« La connoissance des cas Criminels et autres appartient privativement aux Echevins; l'économie des deniers publics aux Jurés; et les Maîtres de métiers sont convoqués à l'assemblée de la Magistrature lorsqu'il s'agit de quelque délibération, qui concerne la généralité, et de la publication de quelque ordonnance, ou autre. »

Mais Nivelles, c'est surtout le chapitre noble de Sainte-Gertrude dont il parle abondamment et la collégiale, « un ample vaisseau à l'antique » restaurée en 1753. Le regard se porte tout naturellement d'abord vers Djean-Djean juché sur « un petit clocher en forme de mitre.

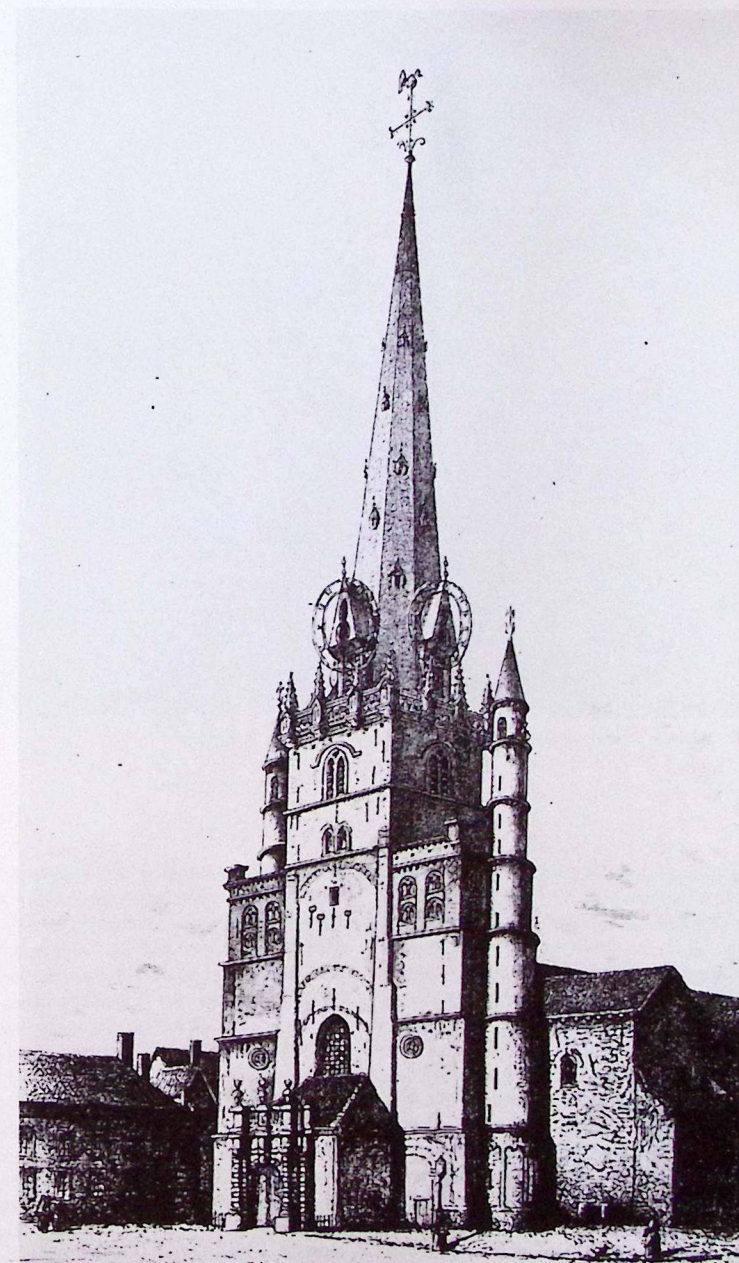
Une Statue de bronze, fort connue sous le nom de Jean de Nivelles, y sonne l'heure avec un marteau. Il y a lieu de croire que cette statue représente le pieux et savant Docteur Jean de Nivelles, qui se retira à Ognies. » Le corps de la Sainte fondatrice se trouvait au grand chœur dit de Saint-Pierre.

Jusqu'en 1670, les chanoinesses entendaient les offices au Chœur des Dames. L'auteur signale que beaucoup de souverains furent naguère enterrés ici. Leurs noms figurent « sur une pierre de marbre au bout du Sanctuaire, derrière l'Autel de Saint-Pierre, entre les deux escaliers. »

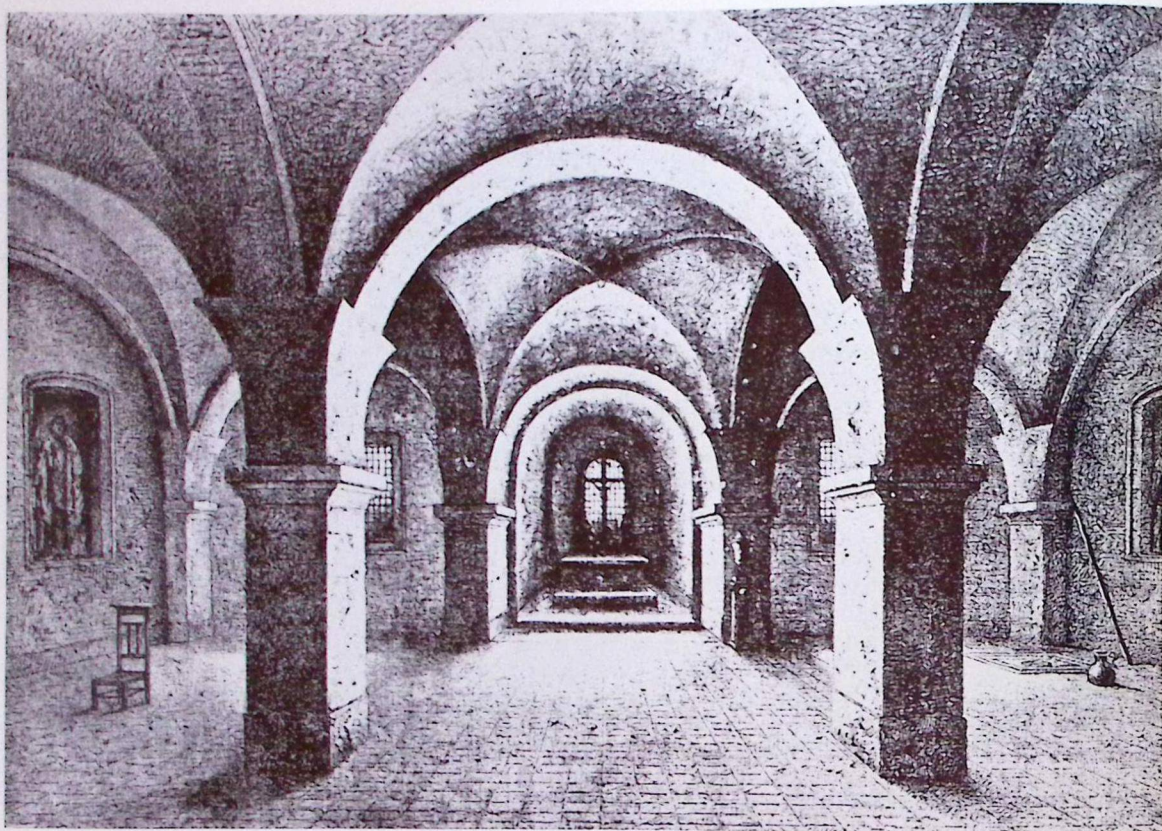
Au sujet de la remarquable crypte romane, il écrit « l'ancienne Eglise du Chapitre, nommée la Vieille Grotte, comme un précieux monument de son antiquité. Elle est précisément en-dessous du Sanctuaire. » On y voit le tombeau de Sainte Gertrude et un « Puit dont les fideles vont boire l'eau que l'on assure leur avoir été souvent salutaire. »

Ce chapitre avait été fondé pour desservir les nombreux offices. « Pas bien éloignée de la grande Eglise, l'on voit celle de St. Paul dont les Chanoines y Officient la plus grande partie de l'année, excepté, comme nous avons déjà dit, les jours de quelques Fêtes solennelles, où ils font leurs offices dans l'Eglise de Ste. Gertrude avec les Chanoinesses. L'Autel principal est sculpté par le célèbre Mr. Delvaux. »

Le « Guide Fidèle » permet de mesurer combien le Brabant Wallon s'est modifié depuis deux siècles. C'est ainsi que *Tubize* « partie sur une Coline, partie sur un Vallon » et *Clabecq*, où se trouvent aujourd'hui d'importantes usines



La collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles, telle qu'elle apparaissait aux yeux des premiers touristes



La splendide crypte romane de la collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles

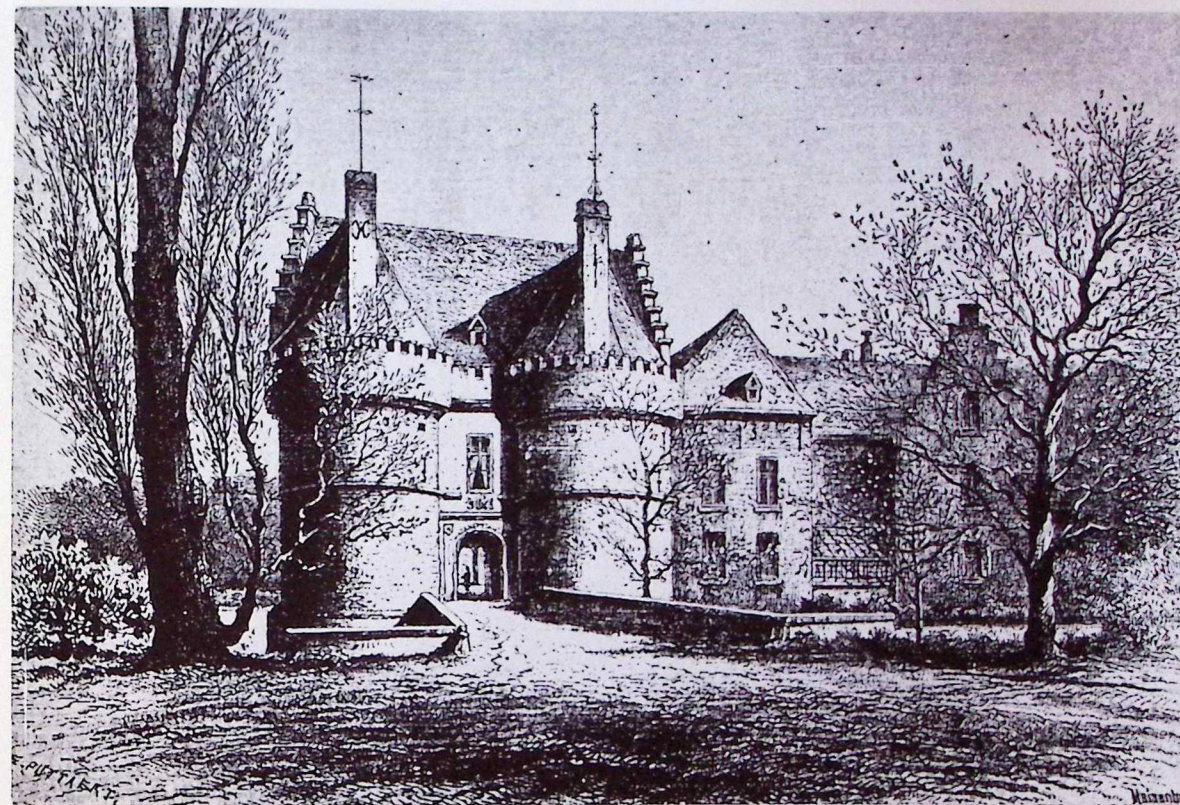
métallurgiques, étaient encore des endroits bucoliques. A Clabecq « on y trouve une sorte de Pierre, qui prend le nom du lieu et dont la couleur et l'apparence ressemblent si bien au Diamant qu'il n'est pas permis de l'enchasser en Or; mais elle est fort tendre et on ne peut s'en servir que pour la parade et pour tromper la Vue. »

Le chemin de fer surtout modifia l'aspect de beaucoup de nos villages. *Bauleers* « qui a une magnifique Fontaine » était encore un endroit perdu et pittoresque. Des petites villes, comme *Wavre* et *Jodoigne*, vivaient dans leurs murs repliées sur elles-mêmes. « Ju-

dogne, ancienne et petite Ville, est environnée de toutes parts de hautes murailles et deffendue d'un côté par un profond et large fossé; à l'entrée il y a une forte Tour qui sert d'une des Portes de la Ville; et dès qu'on l'a passée, on se trouve dans une grande place bordée d'Edifices, qui étoient destinés pour le Prince et pour sa Cour. »

Les villages étaient beaucoup plus nombreux et portaient parfois des noms différents de ceux en usage actuellement. C'est ainsi qu'on comptait alors quatre « *Niel* »: Saint-Martin, Saint-Vincent, la Pierreuse et l'Abbesse, au lieu des deux Nil actuellement. *Tourinnes-*

la-Grosse s'appelait « *Tourine les Ourdons* ». Certains bourgs étaient le centre d'importantes seigneuries. Le modeste village de *Rebecq-Rognon* formait une principauté aux mains des d'Arenberg. Le comte de Walhain étendait sa juridiction sur dix-sept villages. Au sujet de *Grez* « beau, vaste, puissant et noble Bourg » il rapporte: « Il y a environ un Siècle qu'un Bourgeois de Wavre apprit à ceux de *Grez* à faire de la Chaux d'une certaine Pierre, qui se trouve dans leurs Terres, tirant sur la Craye: ce qui a fait et fait encore aujourd'hui beaucoup de bien à ce Bourg. On



Le château de Laensart à Grez-Doiceau

conserve dans cette Eglise les Réliques de Saint Marcoul qui y attirent un grand concours de Pelerins, surtout de ceux qui sont attaqués des Ecouelles. » On y trouvait un béguinage tout comme à *Incourt* et *Lens-Saint-Remi*. La géographie du Brabant était quelque peu différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. *Hannut* et les villages de sa mayerie appartiennent à la province de Liège. *Gembloux* et les communes environnantes sont passées à la province de Namur. D'autres bourgs, comme *Famillereux*, *Ronquières* « dans un endroit non moins fertile qu'agréable », *Arquennes* et *Seneffe* ont

rejoint le Hainaut. *Seneffe* était alors « le plus grand de tous les villages du Wallon-Brabant et qui a le plus grand territoire. » L'auteur note au sujet de la célèbre bataille du 11 août 1674: « On y combattit de part et d'autre avec beaucoup d'acharnement et de furie. Cette Bataille dura huit heures de jour, et deux heures à la clarté de la Lune, qui venant à leur manquer, on peut dire que ce fut l'obscurité de la nuit et non l'ardeur des Combattants, qui fit cesser le combat. » *Waterloo* est encore un hameau de *Braine-l'Alleud* et une seigneurie de *Sa Majesté*. « On la trouve marquée

dans les Cartes Géographiques de *Florent de Langren*, et de quelques autres. » *Braine-l'Alleud* où « l'Abbaye des Nobles Dames Benedictines de *Forêts*, près de *Bruxelles*, possède une belle Cense » n'attire pas encore les touristes au pied de son célèbre *Lion*.

Pour chaque village, l'auteur donne un court historique de la seigneurie et la description sommaire du château. A *Goumont*, autre seigneurie relevant de *Braine-l'Alleud* se trouvait un château où de violents combats se déroulèrent le 18 juin 1815. « A *Goumont*, dit le *Guide Fidèle*, il y a un Château, qui se di-

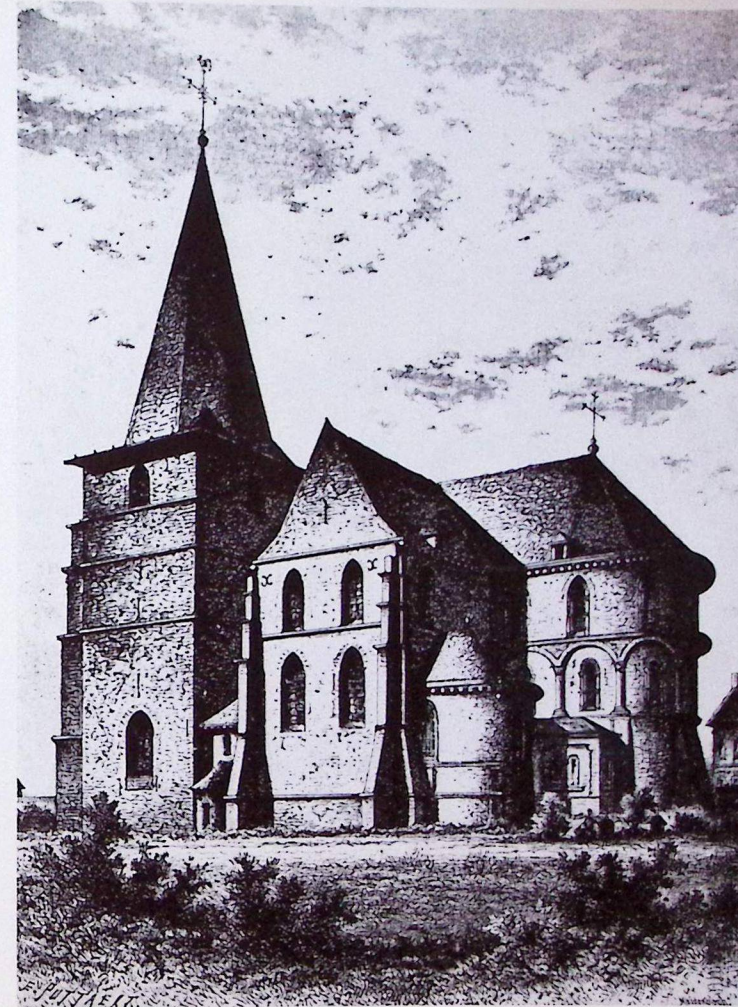


L'église Saint-Jean Baptiste à Wavre

visé en rustique et en noble, tant parce que le Seigneur fait ordinairement son séjour dans cette dernière partie, que parce que les appartemens sont mieux construits et avec des Beautés que l'on trouve dans les Edifices de la Ville: l'autre sert de demeure au Fermier.» Ohain, l'un des principaux villages de la Mayerie de La Hulpe possède « un bon Château, ou ancienne Forteresse. »

Celui d'Houtain-le-Mont est une « Forteresse gisant assés près de l'Eglise de Houtain: appartient encore à laditte Seigneurie un Mayeur et sept Echevins, qui ont connoissance jusqu'à livrer en chemise au Duc de Brabant ou à son Bailli. » Le château d'Iltre était plus séduisant « bien bâti et bien entretenu, et orné d'Etangs, de Jardins, d'un Labirinthe

et de beaux Jets-d'eau. » Le château était la propriété d'Adrien Joseph de Riffart d'Iltre, Capitaine Général des Armées de Sa Majesté Catholique et Gouverneur général du Royaume de Galice. A Loupoigne se voit « près de l'Eglise Paroissiale un assés beau Château orné de jolis Jardins, Parterres, Jets-d'eau, Fontaines, Etangs, Bosquets, Charmilles et en un mot de tout

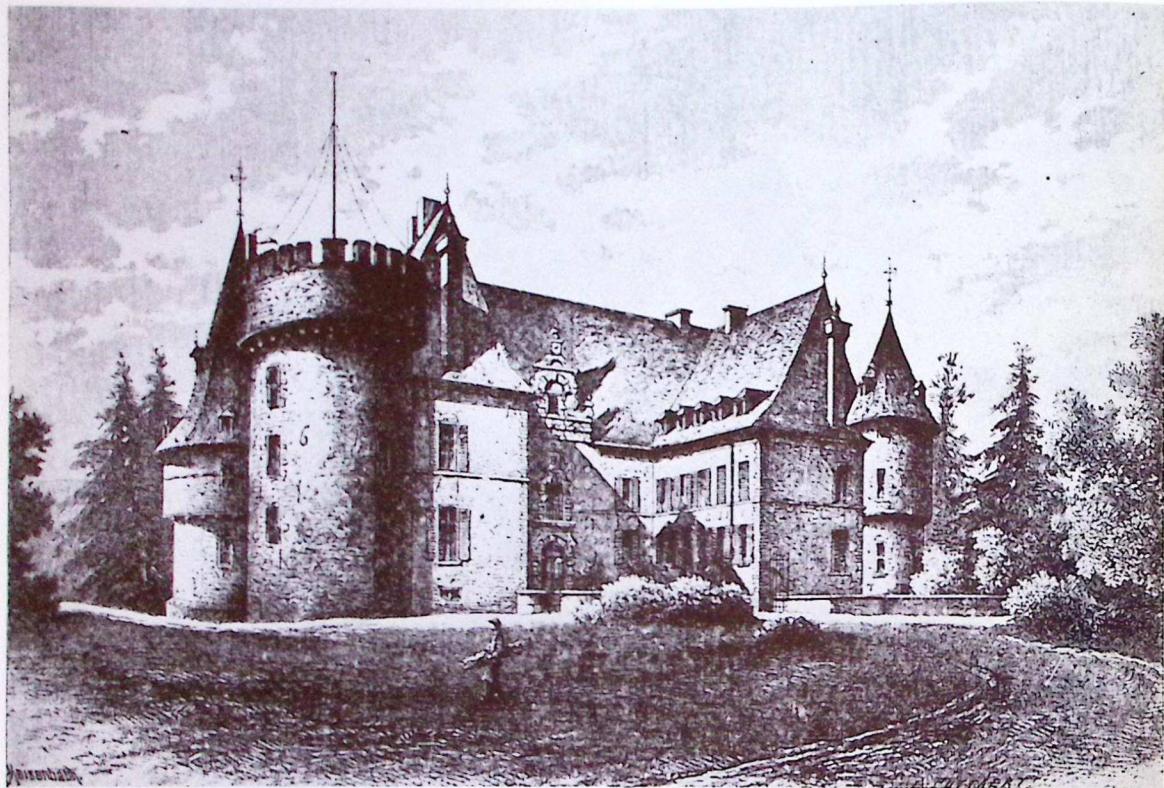


L'église Saint-Médard veille sur les destinées de Jodoigne

ce qui concerne les agréments et les commodités de la vie. Il y a aussi un Moulin à l'eau, qui est près du Cimetière de la Paroisse. » Rixensart retient davantage l'attention de l'auteur: « Le Château fut bâti par Charles de Gavre, Comte de Frezin, Seigneur doué des plus belles qualités et d'une vertu rare et exemplaire. Il appelloit ordinairement ce lieu son Here-

mitage et s'y refugioit souvent pour se delasser des intrigues de la Cour. Sur la fin de sa vie il s'y retira avec toute sa Famille, et y fit faire d'amples Bâtimens, où il chercha moins le luxe que la commodité; en revanche il embellit le Jardin de tout ce qu'on pouvoit alors inventer d'agréable et d'amusant, tant en Jets-d'eau, qu'en Parterres, grottes etc... » Après le comte de Bruay, qui en-

joliva les bâtimens, les « Français de Charleroy » y mirent le feu. On le rebâtit « mais avec beaucoup plus de gaieté, de splendeur et de magnificence qu'il n'avoit été précédamment. » C'est le château actuel. Quant à La Motte, « le château du lieu est dans une assiette des plus agréables, ayant le monastère de Florival en vuë, et situé au milieu des prairies, arrosées de quan-



Le château de Braine-le-Château, joyau de la région

tité de sources, qui produisent des eaux en très grande abondance et le rendent de difficile accès. »

On trouve dans le « Guide Fidèle » une description de l'abbaye de *Villers-la-Ville* telle qu'elle existait avant la Révolution. On y lit entre autres: « Ce Rambeau, qui a été planté et cultivé par les mains de Saint Bernard, est le premier de l'Ordre de Cîteaux, qui ait paru dans le Brabant... L'Eglise du lieu, qu'on fait à présent rebâtir tout en neuf et à la moderne, offroit ci-devant un très beau Frontispice, élevé de plus de quatre-vingt-dix pieds. Quoique cette

Eglise eut été bâtie presque du commencement de la fondation du Monastère, elle ne laissoit pas d'être élégante: sa longueur étoit d'environ quatre-cens pieds. »

Il existait aussi une abbaye à *Wauthier-Braine*, dont il ne reste que le souvenir et que négligent même les ouvrages religieux spécialisés. « Célèbre du tems de Thomas de Cantimpré, par les Saintes Filles, qui y étoient renfermées et qu'il nomme la Nourrice des Saintes Vierges et la Retraite de la véritable Piété. » Le couvent brûla à la fin du XVIe siècle et fut rebâti par les abbesses Catherine de Leste et Jeanne Ves-

sen. L'abbé de Villers dirigeait cette communauté féminine. Les autres abbayes et couvents (Nizelles, La Ramée, Jauchette, Oignies...) bénéficient également de longs commentaires.

On voit combien ce « Guide Fidèle » est captivant, non seulement pour les touristes auxquels il offre une image « utile » du Brabant Wallon au XVIIIe siècle, mais encore pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire régionale et locale. L'ouvrage est devenu rare, mais notre Bibliothèque Royale en possède un exemplaire d'ailleurs en très mauvais état, dans ses Fonds Van Hulthem, sous le numéro 27.220.

A Tourinnes-la-Grosse

La Chapelle de Notre-Dame du Rond-Chêne

par J. de KEMPENEER



Tourinnes-la-Grosse: La Chapelle de Notre-Dame du Rond-Chêne (1768) dans son cadre rustique

SITUÉE à un carrefour de l'ancienne voie de Louvain à Namur à environ 2 km du centre de Tourinnes-la-Grosse, contre le territoire de Hamme-Mille et à peu de distance de la plaine d'aviation militaire de Beauvechain, la chapelle de Notre-Dame du Rond-Chêne forme un beau coin brabançon.

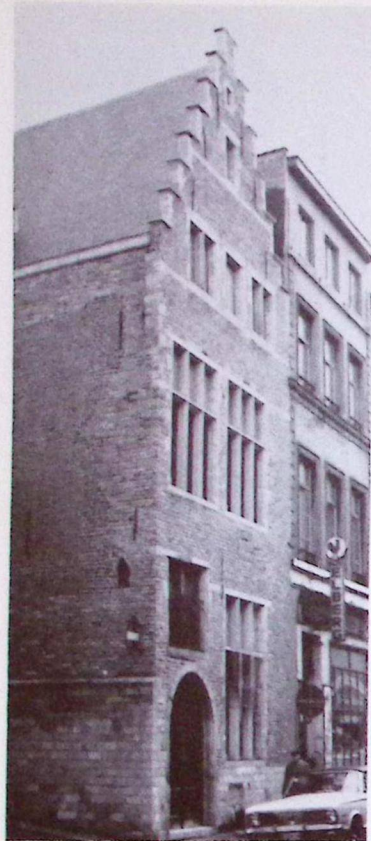
Le lieu-dit « en Rondchesne » apparaît déjà au XIVe siècle, comme il appert des recherches effectuées par l'historien local, M. J. Schayes. Déjà à cette époque, une ladrerie y existait, qui dut avoir son oratoire propre, mais rien ne semble cependant prouver que celui-ci fut à l'origine de l'oratoire marial actuel.

La chapelle de Notre-Dame du Rond-Chêne date de 1768. Elle eut cependant

une devancière car, en 1760, le prince-évêque de Liège, Mgr César-Constantin-François de Hoensbroeck, permettait au curé de Tourinnes d'y célébrer tous les jours la messe. En 1776, le prince-évêque Mgr François-Charles de Velbruck, autorisa la célébration d'une messe le jour de la Nativité de Notre-Dame (8 septembre), la fête patronale. Bâtie entièrement en pierres de Gobertange, la chapelle est une bâtisse homogène, se composant d'un avant-corps en légère saillie sur la nef, que termine un chevet à trois pans. La porte, en façade, est entourée d'un encadrement à cintre surbaissé, dont le claveau central porte le millésime: « Anno 1768 ». L'oratoire actuel a donc deux siècles d'existence. La nef est éclairée,

de part et d'autre, par une demi-lune; quant au chevet abritant la sacristie, deux oculi y projettent un discret éclairage. Un charmant clocheton carré domine l'ensemble, qu'achève une flèche octogonale à faible pente.

L'intérieur de la bâtisse offre un décor rococo non moins harmonieux, comportant un remarquable autel en chêne sculpté, surmonté d'une statue vêtue à l'espagnole, représentant Notre-Dame du Rond-Chêne. Les gracieux stucs d'époque du plafond sont, hélas, en très mauvais état et offrent des trous inquiétants au regard des visiteurs. Réalisé par un artiste de talent, cet ensemble mériterait d'être soustrait à la ruine. Deux érables et un chêne complètent ce tableau rustique à souhait.



La Maison Bruegel porte aujourd'hui le no 132 de la rue Haute

Dans les pas de Bruegel l'Ancien

par Geneviève C. HEMELEERS

SUIVONS cet homme coiffé d'un calot à bords souples, col et manches de chemise bouffant hors du gilet, chausses longues.

Il déambule lentement, prenant le temps d'observer avec acuité la vie des gens, des bêtes, des choses qui l'entourent; leur aspect sain ou trivial; leurs réactions instinctives qu'elles soient de liesse ou de tristesse dans les sites qui leur sont familiers.

Ses pas le mènent vers une demeure — la sienne — située rue Haute, sans doute le n° 132 actuel (1), dans le quartier des Marolles, le plus populaire de la ville: nous sommes à Bruxelles à la mi-temps du siècle seizième, plus exactement en 1563.

Cet homme c'est Pierre Breughel (2), né de paysans entre 1510 et 1530, soit à Bruegel près d'Eindhoven sous la dé-

pendance de Bois-le-Duc à 10 lieues environ de Bréda; soit à Groot Bruegel ou Kleine Bruegel dans le nord du Limbourg à 70 km environ de Bréda — mort à Bruxelles le 5 septembre 1569 (ce dernier point certifié par documents d'archives).

On l'appelle « le rustique » à cause de la connaissance extraordinaire qu'il a de la Nature, ou « le drôle » à cause de la truculence des scènes villageoises qu'il peint. Plus tard, d'autres surnoms lui seront donnés: « l'ancien » ou « le vieux ». On peut supposer que le génial artiste, sur les origines duquel plane encore un certain doute, emprunta comme nom celui de son village natal, pratique très courante à l'époque.

En ce temps-là, l'aspect de la rue Haute — la via populi — était rural et composite: champs, potagers, étables, basses-

cours, prairies, blanchisseries, mesures implantées de guingois, cabarets aux solives noircies, couvents et leurs jardins, léproserie, impasses tortueuses. Par les venelles de terre battue, au tracé sinueux hérité du Moyen Age, la marmaille s'en donnait à cœur joie parmi les détritrus, la boue, les artisans au travail, les porcs en godaille, les mendians estropiés, les cris des colporteurs, les tours des bateleurs, les jurons des charretiers houspillant leurs chevaux.

La populace, rejetée au-delà de la première enceinte de la ville (en 1525, Bruxelles comptait 46.752 habitants formant environ 5.844 foyers), construisait plus ou moins à sa guise: sans alignement, rognant ici, ajoutant là, empiétant ailleurs.

A cette époque tumultueuse de l'occu-

pation espagnole, cela formait un quartier grouillant de vie.

Tous les auteurs sont d'accord pour déclarer que c'est bien dans l'atmosphère de ce quartier que vécut Pierre Breughel depuis son mariage l'été de 1563 (suivant registre de l'église N.-D. de la Chapelle aux Archives de la ville de Bruxelles) jusqu'à sa mort. C'est bien là aussi qu'il donna la pleine mesure de son exceptionnel talent, de son exemplaire maîtrise.

Il avait épousé Marijken Coucke (morte en 1578), fille de l'un de ses maîtres, Pierre Coucke d'Alost et de son épouse Meyken Verhulst, elle-même excellente miniaturiste.

Il eut de sa femme une fille, Marie, et deux fils: Pierre Breughel-le-Jeune, dit d'Enfer, né à Bruxelles en 1564 ou 1565, mort en 1625, et Jean Breughel-de-Ve-



Pierre Bruegel l'Ancien: Le Bâilleur (Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique)

lours, né à Bruxelles vers 1568, mort en 1642, eux-mêmes peintres célèbres dont la descendance mâle produisit six selon les uns, 16 ou 26, selon les autres, peintres de même patronyme sans compter les Teniers dont le deuxième du nom, dit « le Jeune », épousa Anne Breughel, fille aînée de Breughel-de-Velours, couple duquel naquit David Teniers III. Celui-ci, arrière-petit-fils de Breughel-le-Vieux, habita — après y avoir opéré des transformations — la même maison (bien hérité de sa mère Anne Breughel qui le tenait, elle, de son père Breughel-de-Velours qui l'avait vraisemblablement reçu en partage à la mort de son père Breughel-le-Vieux). David Teniers III y mourut en 1685.

Tout se tient parfaitement, semble-t-il, ce d'autant plus que Breughel-le-Vieux,

Marijken Coucke, Anne Breughel, David Teniers III, sont enterrés en l'église N.-D. de la Chapelle.

Car, déjà alors, la très belle église N.-D. de la Chapelle, dont la construction avait commencé au XIIe siècle, se dressait entourée d'un cimetière (disparu en 1784) occupant la presque totalité de l'actuelle place de la Chapelle qui n'a son visage présent que depuis 1822.

On peut voir dans la troisième chapelle du collatéral droit de la nef — en face de l'autel et au-dessus du confessionnal — une grande toile de J. Tassaert, copie du XVIIIe siècle, d'un tableau de Rubens: « le Christ remettant les clés à St. Pierre » dans un encadrement de marbre noir et blanc dont l'ornementation représente: une tête d'ange, des cornes d'abondance, des palettes avec brosses et pinceaux. L'épithaphe latine



Tout comme au temps de Bruegel

placée dessous est à la gloire de Pierre Brueghel-le-Vieux.

L'épithète primitive avait été libellée par le fils de Brueghel-le-Vieux qui avait aussi, probablement, commandé à Rubens le tableau précité. Au XVIIIe siècle (en 1765), la Fabrique d'Eglise vendit le Rubens et le remplaça par la copie!!!

Partant du marché installé devant l'église, il faut parcourir la rue Haute, nez en l'air, en badauds ignorant délibérément la grande Histoire, soucieux seulement de la petite.

Commerçante, prospère, nette, elle s'é-

tire quasi rectiligne jusqu'à la Porte de Hal.

«...Son tracé correspond à la voie romaine qui courait à mi-côte de la colline s'étendant à l'est de la ville et dont le faite, sur lequel fut bâti le Palais de Justice, s'appelait le Galgenberg (altitude 60 mètres).» (Guillaume Des Marez.)

Elle est coupée par nombre de ruelles: les unes grimant à l'assaut du haut de la ville, les autres glissant vers la rue Blaes parallèle et le centre. Leurs noms sont pittoresques: des Vers et Notre-Dame de Grâce presque condamnées,

Notre-Seigneur, du Temple, de l'Eventail, des Radis, de l'Epée, etc. Des impasses filiformes, où le linge pend en bannières, ont survécu à la modernisation poussée du quartier. Elles s'appellent: Meert, Bullinckx, des Chansons, de Varsovie, etc. D'autres, comme l'impasse Defuisseaux, ont disparu il y a peu.

Au n° 132: la maison dite de Brueghel. Il est certain que — malgré la restauration opérée par son propriétaire — elle n'est plus rigoureusement semblable à celle qu'habita le peintre et sa famille au XVIe siècle. Mais, ce qui paraît sûr, c'est qu'elle occupe l'endroit même où l'ancienne était implantée (3). Sur la façade une palette porte une dédicace bilingue: « A Pieter Brueghel, 1524-1924, Hommage du peuple à son grand peintre ».

La bâtisse, à l'angle de la rue de la Porte Rouge et de la rue Haute, comporte deux étages, un pignon XVIIIe siècle à gradins, de hautes fenêtres à petits vitraux, des fers d'ancrage, une porte cintrée moderne. Les briques, dites espagnoles, sont maintenant apparentes. Un long mur d'environ 35 mètres, percé de rares ouvertures, escalade la rue de la Porte Rouge pour rejoindre une entrée cochère (4).

Des « cités » ont été érigées dont l'une, au n° 325, déjà ancienne. C'est un énorme quadrilatère comprenant entre 7 blocs séparés ses propres rues portant toutes les noms d'artisans ayant exercé des métiers traditionnels: tonneliers, charpentiers, chaisiers, brodeurs, orfèvres. Les rues de la Rasière et Pieremans l'enserrent.

D'autres, très modernes, ont bousculé les habitudes du bon peuple.

En descendant la rue de la Rasière on aboutit à la place du Jeu-de-Balle où se tient, le dimanche matin, un pittoresque Marché-aux-Puces, dit « le Vosseplein ». Des marchandes ambulantes de fruits et légumes font de leurs typiques charrettes à bras à 2 roues des éventaires attrayants.

Tout au long de la rue Haute, des « estaminets », où l'on déguste « la gueuze », portent des noms amusants: chez Patatje, Aux anciennes 3 Portes, Au Gendarme impérial, au Mouton bleu, A l'ancienne Barre de Fer, in 'T lieg plafon, etc...

Une Vierge à l'Enfant sourit du haut de sa niche murale; des impostes en ferronnerie fruste mais ancienne subsistent; une girouette signale les points cardinaux: N-W mais elle a perdu le ...S et l'E. —; des dates sont gravées dans la pierre: 1607, 1760, 1767; un refuge de l'Armée du Salut (n° 88) est ouvert aux déshérités; un Institut pour vieillards (n° 260) porte ces mots sur la boîte aux lettres: « Dieu bénisse la main qui donne son obole ici ». L'Ecole communale du n° 257 (1896) s'orne d'une statue de Marnix de Ste Aldegonde, diplomate, écrivain politique, philosophe, contemporain de Brueghel-le-Vieux, auteur d'un Traité sur l'éducation de la jeunesse.

Il y a toujours des séries de vieux pignons à gradins, plus ou moins entretenus, plus ou moins dégradés, mais toujours agréables à l'œil; de belles fenêtres mansardées; des volutes enlaçant des œils-de-bœuf; des encadrements de portes XVIIIe siècle, les uns en noble pierre bleue nue, d'autres recouverts de multiples couches de couleur.

Des marchandes de caricoles noires, d'escargots aux relents appétissants, de « scholles » (plies) salées et séchées dures à la dent, hêlent la clientèle. (C'est bon d'ailleurs et d'une rigoureuse propreté). Elles aussi sont debout ceintes d'un tablier blanc derrière leurs charrettes à bras. Leur langage savoureux est l'héritier de l'argot bruxellois, le « marollien » qui, lui, se meurt (consulter à ce sujet Louis Quiévreux).

Parmi les immeubles modernes ou modernisés surgissent encore de modestes maisons à un étage aux volets de bois extérieurs; d'autres plus timides encore, ayant tout juste la largeur d'une étroite fenêtre, semblent écrasées déjà par le destin qui les guette.

Ici, une crèche; là une mercerie désuète; plus loin, un magasin à l'enseigne de Saint Médard affiché à côté de l'imagerie d'un malheureux, chaîne au cou: « ici le client n'est pas accroché »! En faisant volte-face on aperçoit, par dessus les toits, le gigantesque building de la Maison du Peuple qui écrase de sa masse la tour de l'église N.-D. de la Chapelle...

A partir du n°298 s'étalent les bâtiments

de l'Hôpital St-Pierre où est logée, notamment, au troisième étage la Commission d'Assistance Publique. On peut y voir de belles collections d'œuvres d'art jadis conservées à l'Hôpital St-Jean démolit: tableaux flamands des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, tapisseries, broderies, orfèvreries, sculptures brabançonnaises des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles (ouvert le lundi de 9 à 12 h et le mercredi de 14 à 17 h). Depuis le XIIe siècle, on retrouve la trace à l'emplacement actuel de l'Hôpital St-Pierre d'œuvres charitables vouées au soulagement des lépreux et autres malades.

A partir de là la rue devient quelconque; elle forme un coude d'où l'on aperçoit la Porte de Hal.

Du n° 359 au n° 369, un énorme building, à plusieurs corps, se hausse du col jusqu'à atteindre 13 étages. Au n° 393, une longue bâtisse ancienne dégradée à un étage montre une porte charretière. Elle fait songer à un relais de poste...

Ma quête des survivances du passé s'arrête là aujourd'hui. Commencez donc la vôtre à la poursuite d'une ombre: celle de Brueghel-le-Vieux (5), merveilleux paysagiste, remarquable coloriste, admirable observateur du réel mais aussi visionnaire: le plus grand peintre flamand du XVIe siècle.

(1) Un premier système de numérotation des maisons par quartier fut expérimenté au début du XVIIIe siècle. En 1829 on substitua à cette procédure une numérotation par rue: chiffres pairs d'un côté, impairs de l'autre. Sous l'occupation française, en 1798, on débaptisa un grand nombre de rues à Bruxelles mais heureusement pas la « rue Haute ».

(2) « Brueghel » svt Léo van Puyvelde et Alphonse Wauters; ou « Bruegel » svt le Professeur Delevooy, Charles Bernard, René van Bastelaer, G.H. de Loo; ou « Brueghel ». (L'orthographe des noms propres est encore flottante au XVIe siècle.)

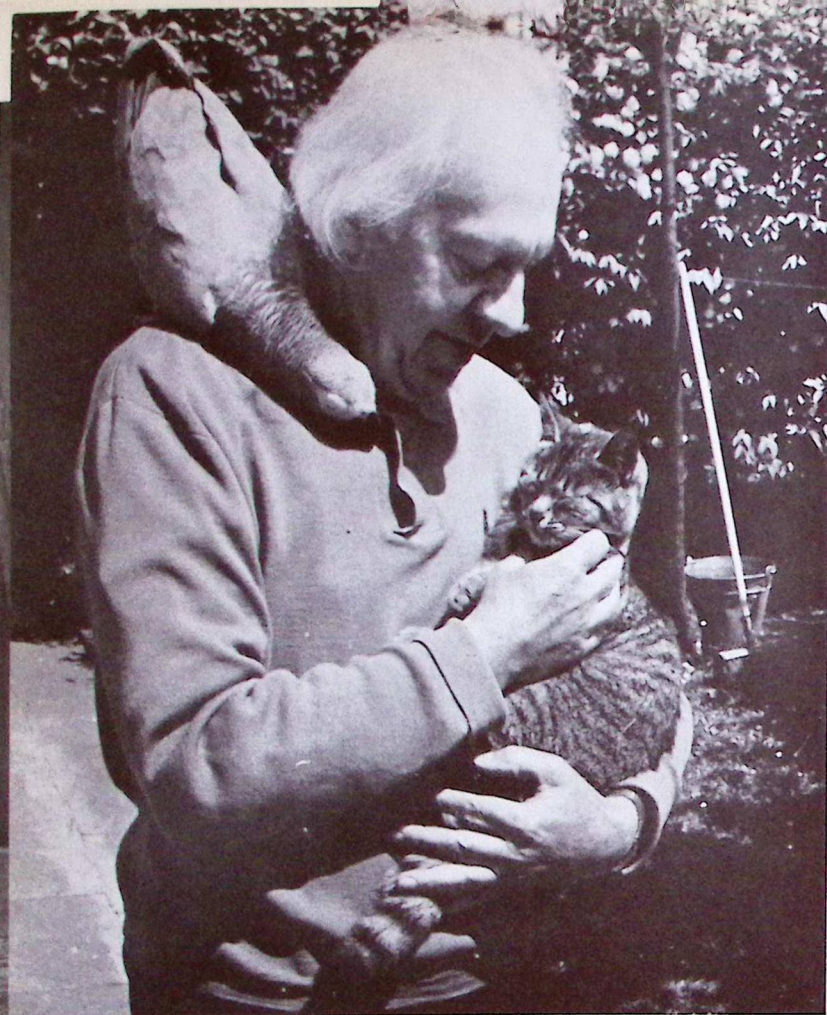
(3) Consulter à ce sujet: « A propos de la maison dite de Brueghel » du Professeur V.G. Martiny, Architecte en Chef provincial.

(4) Précédemment cette maison (non restaurée) abritait une friture assez minable dans laquelle on ne retrouvait nulle trace du passé sinon les marches en chêne de l'escalier menant aux étages.

(5) Son souvenir est commémoré par une rue très peu reluisante allant du boulevard de Waterloo à la rue aux Laines. Son effigie se perd, grisâtre, appliquée sur une façade.

En haut: La marchande de caricoles; ci-contre: Le Marché-aux-Puces où bat le cœur des Marolles.





Maurice de Brabant

par David SCHEINERT

UN personnage de légende? Un prince méconnu? Ni l'un ni l'autre. Un poète: Maurice Carême. « Maurice », parce qu'il est resté simple et cordial, malgré son succès. « de Brabant », parce qu'il est né dans cette province, qu'il l'aime, qu'il la chante et qu'il l'a fait connaître au monde entier.

Je le rencontre parfois à des réunions littéraires. Nous nous serrons la main, bavardons quelques instants, gênés par le bourdonnement qui nous environne, par les allées et les venues, essayant de nous retenir à une branche d'arbre, de retrouver dans les propos que nous échangeons un peu de cette terre brabançonne que nous connaissons tous deux. Mais le vrai Carême est ailleurs. Je l'ai aperçu un jour par la vitre d'un train. Debout, avec derrière lui, un décor de feuilles fraîches, un bérêt bleu sur la tête, un sac en bandoulière et une marguerite entre les dents, il m'a fait un grand signe de la main, comme s'il voulait dire à la fois: « Bonjour, David! » et, pensant au Brabant:

Je suis prince régent de toutes ses vallées. (1)

Il est né à Wavre. Il le raconte à sa manière.

*Tous les chemins tranquilles
Conduisent à la ville
Où je suis né en mai,
Dans la rue des Fontaines.* (2)

*Je suis né un grand jour de peine,
Mais né dans la rue des Fontaines.
Mes parents n'avaient pas d'argent,
Mais au pre, le linge était blanc,
Et la Dyle passait tout près
Avec des fleurs à son corset.* (3)

On le voit d'emblée, la poésie de Carême est d'une transparence parfaite. Il m'a dit un jour: « Je voudrais que la plus modeste des servantes puisse me comprendre ». Cette simplicité naît dans la douleur ou bien coule de source. Elle n'est pas à la portée du premier venu. Rester poète en pleine lumière, sans subterfuges, est chose malaisée. Ceux qui parlent de la facilité de Carême, seraient-ils capables d'écrire des vers aussi limpides et aussi chargés de poésie

que ceux que je trouve, par exemple, dans le recueil « Mère »:

*Il y avait le bonheur
Qui chantait comme un coq
Sur mon épaule nue.*

*Debout sur mes paupières,
De grands hérons
Lissaient déjà leurs ailes.*

Et qui pourrait recréer avec autant d'émerveillement les simples nourritures terrestres?

*Voici le meilleur des pains blancs
Fait de fine fleur de froment,
Voici le lait où, familière,
La lumière écume en riant,
Voici le beurre où dort, discrète,
Une humble saveur de noisette.* (4)

Cette souveraine nudité de la poésie de Carême, j'en ai parlé dans un essai que je lui ai consacré: « Il y a un grand péril qui guette les poètes lorsqu'ils osent appeler un chat un chat. Devant la plupart, apparaît un matou terne, comme gommé par une main malveillante. Seuls les plus grands peuvent taire surgir l'animal familier à tous les hommes, et cependant unique dans son genre, grandeur nature et pourtant possédé par une vie nouvelle et merveilleuse. Il faut bien connaître la vie et bien connaître le poids des mots pour faire mieux que la réalité, sans toutefois la trahir. » (5) Maurice Carême y parvient avec une aisance étonnante, une aisance qui parfois l'étonne lui-même et dont il semble presque s'excuser: « Que je suis simple, au fond! Il y a des jours où cette simplicité m'effraie. Je n'aurais jamais cru que je puisse être aussi simple, mais à cause de cela aussi, fermé à tant de choses. Je suis comme un cheval de labour, condamné à creuser jusqu'à sa mort le même sillon dans la même terre. » (6) La même terre, assurément, mais le même sillon? Lui qui a chanté l'amour maternel, les jeux de l'enfance, les objets familiers, les beautés de la nature, l'herbe et l'animal, le ciel et la colline, et les joies simples et les douleurs soudaines qui se réveillent comme d'anciennes blessures? Mais il est vrai qu'il a toujours été le poète de son Brabant natal et que, grâce à lui, cette province à la mesure de l'homme, est devenue la patrie commune des habitants de la planète. On s'y sent bien en été:

*Une chaleur sucrée, en sourdine, travaille
A dorer chaque gerbe, à gonfler chaque fruit;
Et sous la clarté vive où le moindre objet luit,
Le Brabant tout entier craque au milieu des pailles.* (7)

On y supporte aisément l'hiver.

*Je te regarde, neige, effacer peu à peu
Le Brabant sobrement crayonné par l'hiver.*

Carême ne cesse de composer des variantes sur ce thème qui le réjouit et rassure à la fois.

*J'invente des bois, des coteaux
Pour en couronner mes villages.* (8)

Entre lui et sa province, pas d'écran littéraire. Il saisit la

matière à pleines mains, à pleins yeux, allais-je dire, et en tire des images simples et bonnes comme le pain qui sort du four. Tantôt c'est « un ciel allègre et respirant », un « Brabant resté un peu sauvage ». Tantôt, au contraire:

*Un Brabant plus léger où ce que j'éternise
A le parfum des lis dans un jardin mouillé,
Où je marche comme on enlève ses souliers
Pour faire moins de bruit dans la nef d'une église.* (9)
Heureux homme que Carême, pour qui
Le bonheur est un écureuil
Qui vit de peu de chose.

De « grands bœufs » dans le ciel, « la cruche blonde de l'aube », un arc-en-ciel après l'orage, un papillon multicolore, une lampe qui se balance, un seau où l'eau chante, et le voici comblé. C'est peut-être pour cela que son regard est resté jeune et son encre fraîche.

*La lampe revient de l'étable,
Le pain se coupe sur le cœur,
Le café fume comme un diable
Et, parlant wallon, le bonheur
Pose ses coudes sur la table.*

Que ce soit sur un pré infini ou dans une ruelle montante, Carême regarde les choses avec une nonchalance apparente. Et soudain, son œil s'allume et saute dessus comme le chat sur une souris.

*A la petite épicerie,
Une lampe met brusquement
Aux carreaux roux de sucreries
Une grande araignée d'argent.*

*Et dans la lueur qu'elle jette
Sur les pavés mal dégrossis,
On voit passer un pain qui luit
Dans le bras nu d'une fillette.*

C'est intentionnellement que j'ai rassemblé ces bouts de poèmes où certains éléments reviennent comme des leit-motifs, mais chaque fois Carême y ajoute une touche différente, et le pain ou la lampe en sortent renouvelés. Il s'agit d'un poète qui écrit « avec une économie extrême de moyens ». Il ramasse ce qui est à chacun et, de son petit monde familier, crée l'immense univers où tous les hommes se retrouvent. Poésie directe, enracinée, humaine. C'est là tout le secret de sa réussite. Mais on attend toujours un second Maurice de Brabant...

(1) « Brabant » (Arcade, Bruxelles 1967).

(2) « La Maison Blanche ».

(3) « Brabant ».

(4) « La Maison Blanche ».

(5) « Ecrivains belges devant la Réalité » (La Renaissance du Livre, Bruxelles 1964).

(6) « La Passagère Invisible ».

(7) « La Maison Blanche ».

(8) « L'Heure de Grâce ».

(9) « Brabant ».



L'église Sainte-Marie achève admirablement la perspective de la rue Royale

L'église Sainte-Marie à Schaerbeek

par Pierre GIRAUD

AU cours de ces dernières années, les graves détériorations de l'église Sainte-Marie, à Schaerbeek, ont mis sa vie en péril.

Déjà, on parlait de mettre à bas cet édifice; heureusement, les autorités communales ont décidé de le sauver de la destruction. Nous voudrions fournir ici, à nos lecteurs, quelques renseignements concernant l'édification de ce sanctuaire.

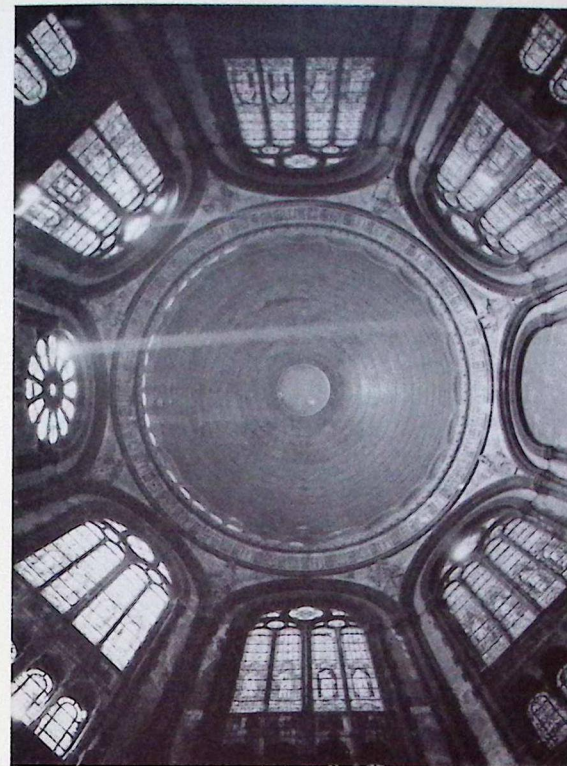
La rue Royale, à Bruxelles, est une des plus belles artères de la Capitale. Elle a une noble ordonnance, avec ces frondaisons du Parc qui amorcent son début, cette place du Congrès où repose le Soldat Inconnu, ce Jardin botanique où s'étalent de rares essences de plantes et de fleurs. A chaque extrémité, deux monuments de valeur semblent vouloir rehausser le prestige de cette artère: deux églises surmontées l'une et l'autre d'un dôme vert clair à croix

dorée: Saint-Jacques-sur-Coudenberg et Sainte-Marie.

Vers 1820, la rue Royale s'arrêtait à mi-chemin entre le Treurenberg et la place du Congrès actuelle. Au-delà, c'était la campagne où se cachaient quelques rares habitations, entre des merisiers qui couvraient les coteaux environnants coupés seulement par le boulevard Botanique qui venait justement d'être achevé. Deux ans plus tard, l'artère était prolongée jusqu'à la Porte de Schaerbeek. On songea, en 1824, à la mener cette fois — pour plaire au roi Guillaume — jusqu'au canal de Willebroek, c'est-à-dire vis-à-vis du château royal de Laeken. Le projet ne fut que partiellement mis à exécution en 1828: depuis la Porte de Schaerbeek jusqu'à l'actuelle place de la Reine, qui restera longtemps déserte. En 1835, la rue Royale se dirigeait enfin jusqu'à Laeken, par une voie unique: la rue des Pa-

lais et l'avenue de la Reine. Un peu plus tard, Léopold Ier, qui utilisait ce trajet pour se rendre régulièrement du palais de Bruxelles au château de Laeken, émit, paraît-il, le vœu de voir s'élever une église, place de la Reine.

On se mit à l'œuvre. A la suite d'un concours, les plans furent acceptés le 16 septembre 1844. Ils étaient dus à un jeune architecte de 26 ans, Louis Van Overstraeten, né à Louvain, le 17 mai 1818. Son père était Gantois; sa mère, wallonne. Etudiant à l'Académie des Beaux-Arts de Gand, Louis Van Overstraeten avait déjà connu les plus beaux succès aux Expositions triennales de Bruxelles. Marié bientôt avec la fille de Louis Roelandt, directeur de l'Académie, ce jeune maître était appelé à un brillant avenir. Hélas! il ne vit jamais son église terminée, place de la Reine. Le 26 juillet 1849, au lendemain d'un cortège historique qui avait défilé à



La coupole de l'église Sainte-Marie est un éblouissant morceau d'architecture religieuse



Tout le charme mystérieux de l'Orient semble revivre ici.

Gand et dont la mise sur pied lui avait été confiée, il mourut presque subitement à 31 ans, atteint de ce terrible choléra qui, en ce moment, s'était abattu sur notre pays.

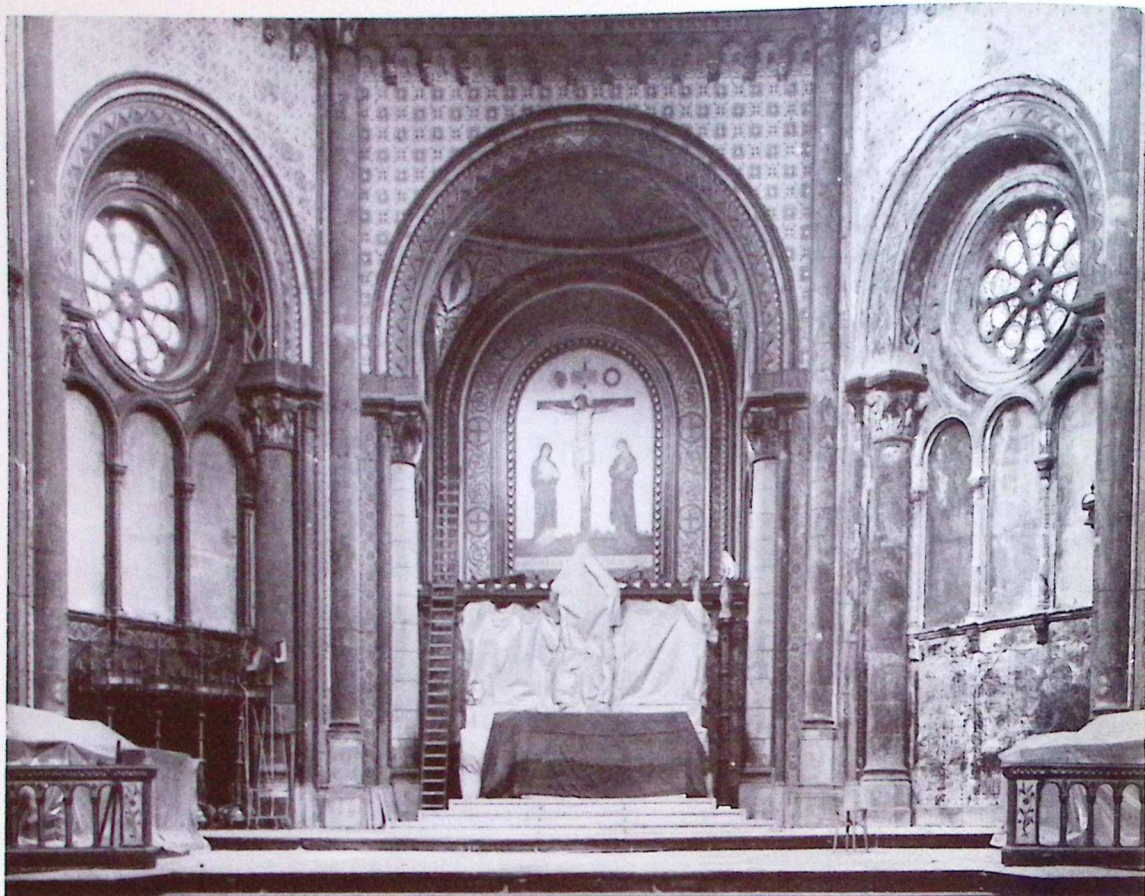
Van Overstraeten avait conçu un temple en style romano-byzantin octogone, avec ses éléments indispensables: coupole, chapelles absidiales et décoration sculpturale. Il y ajouta des arc-boutants, de larges fenêtres, des clochetons-pinacles. La partie la plus spectaculaire, si j'ose dire, de tout l'édifice était — et reste aujourd'hui — cette admirable coupole elliptique, en bronze doré, semée d'étoiles, terminée par une lanterne. Impossible de ne pas l'apparenter à Sainte-Marie des Fleurs de Florence, à Saint-Paul de Londres, à Saint-Isaac de Leningrad, aux Invalides de Paris et même à Saint-Pierre de Rome. Les travaux commencèrent en 1845. D'abord, un triple porche de sept mar-

ches, ayant vingt mètres de large. Au-dessus du porche central, un tympan avec une mosaïque byzantine. (En 1908, on ornera cette entrée d'une solide porte en bois de chêne, revêtue à l'extérieur de bronze coulé, offrant à l'admiration des visiteurs ses trente-deux panneaux ciselés.) A mesure que les murs montaient, apparurent chacune des faces de l'octogone, percées d'une grande fenêtre en plein cintre avec colonnette centrale, arcs mineurs et rosace. A la base de chaque fenêtre, courait une espèce de balustrade faisant le tour du monument.

D'après les prévisions, les frais de construction de l'édifice devaient s'élever à un million et demi de francs-or. Mais où les trouver? Les travaux à peine commencés, il n'y eut bientôt plus que 6.000 francs en caisse. On fit alors donner un concert par deux jeunes virtuoses. Il recueillit la somme de 7.000

francs qui furent, eux aussi, vite utilisés. Un peu plus tard, fut lancé un emprunt de 60.000 francs. Cette somme une fois épuisée, l'église n'en était encore qu'au tiers de sa construction. Que faire?

C'est ici qu'intervint un romancier célèbre. En cette année 1852, habitait, au boulevard de Waterloo, Alexandre Dumas. Il eut vent de l'affaire relative à l'église Sainte-Marie. Et il n'hésita pas à lancer un vibrant appel de fonds dans le journal bruxellois « L'Indépendance Belge », du 5 mars, en faveur de l'achèvement du sanctuaire. Il y rappelait d'abord les efforts consentis jusque là et — probablement informé par l'abbé Triest, nommé curé de la paroisse — annonçait la création d'un Comité de Dames, qui organiserait prochainement une grande tombola. Celle-ci connut un succès considérable. Il y eut, en outre, un récital donné par la cèle-



L'élégant chœur et son remarquable autel, en cuivre ouvragé (sommairement recouvert) attendent la restauration salvatrice.

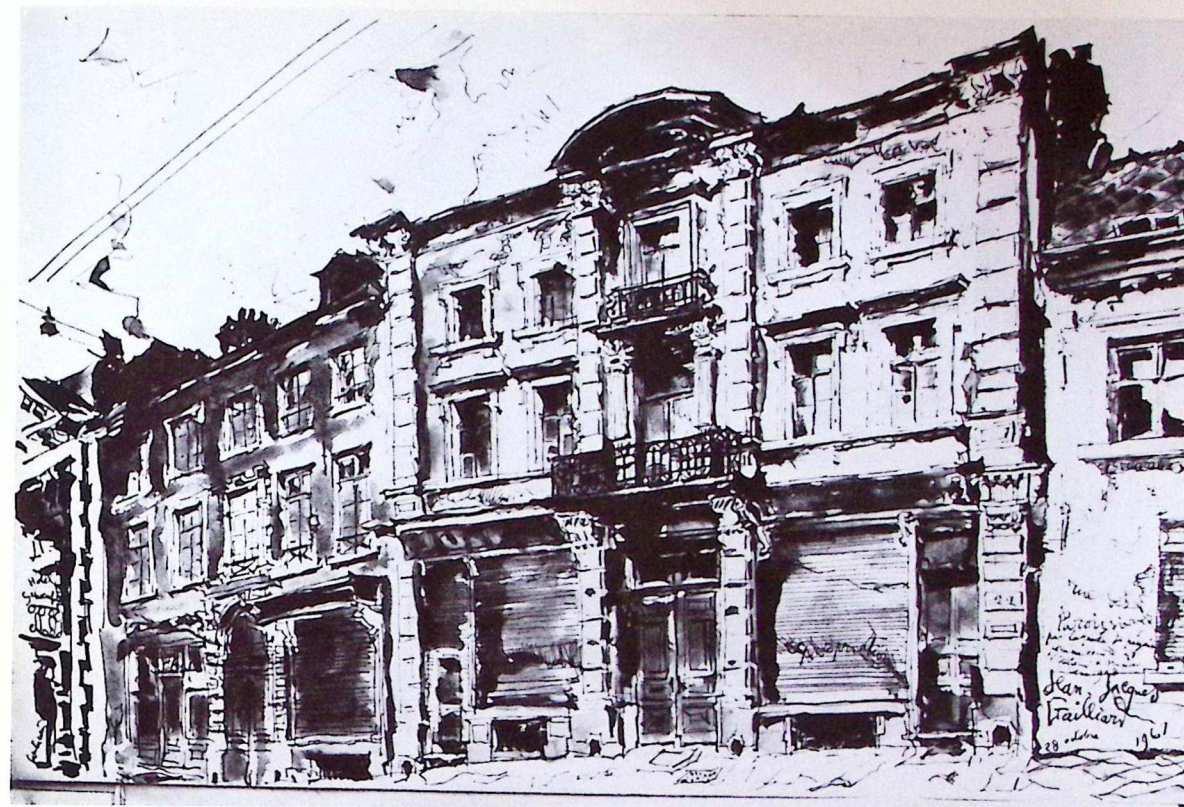
bre pianiste Marie Pleyel. Des dons ultérieurs parvinrent, de plus, en grand nombre.

Ceci permit l'ouverture de l'église au culte, le 14 août 1853, c'est-à-dire huit ans après le début des travaux. Le jeune duc de Brabant, futur Léopold II, allait épouser, exactement huit jours plus tard, l'archiduchesse Marie-Henriette d'Autriche. Celle-ci, âgée de dix-sept ans, fit visite à l'église en septembre de la même année. Cependant, il faudra attendre jusqu'en 1895 pour que le sanctuaire prenne l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.

On a longtemps connu cet édifice dont l'ampleur est saisissante. Tout le décor romano-byzantin, qui l'anime, plonge le

visiteur en plein Orient et appelle des visions dorées, hiératiques de la vieille Byzance au temps de sa splendeur. Vue de l'intérieur, la coupole n'est plus elliptique, mais surbaissée. Elle est soutenue par une série d'arcatures reposant sur huit fûts de colonnes. Chacune des faces de cet octogone central a sa grande fenêtre cintrée. Au niveau du sol, avec leurs arcs sans brisure, les chapelles absidiales, éclairées par la faible lumière des vitraux qui dégagent une impression de mystère oriental et de pieuse intimité. Sur les murs des bas-côtés, un bandeau décoratif représente, depuis 1908, les différentes stations du chemin de croix, œuvre du peintre Van Esbroeck. Men-

tionnons aussi une chaire de vérité sans abat-voix, du plus bel effet, en complète concordance avec l'ensemble. Dans le fond, très surélevé, le chœur construit en dehors de l'octogone. Au centre, un autel, en cuivre ouvragé, d'une facture remarquable. L'église Sainte-Marie a le mérite d'être sans doute le plus bel édifice religieux construit en Belgique au milieu du XIXe siècle. Quand on vient de Malines, sa silhouette puissante — je ne dis pas massive — domine le panorama du sud de Bruxelles, davantage que les buildings administratifs tout proches qui ne parviennent pas, malgré leurs efforts, à lui ravir son expression de grandeur artistique et son sens spirituel le plus authentique.



Jean-Jacques Gailliard: Hôtel dans la rue des Paroissiens (dessin)

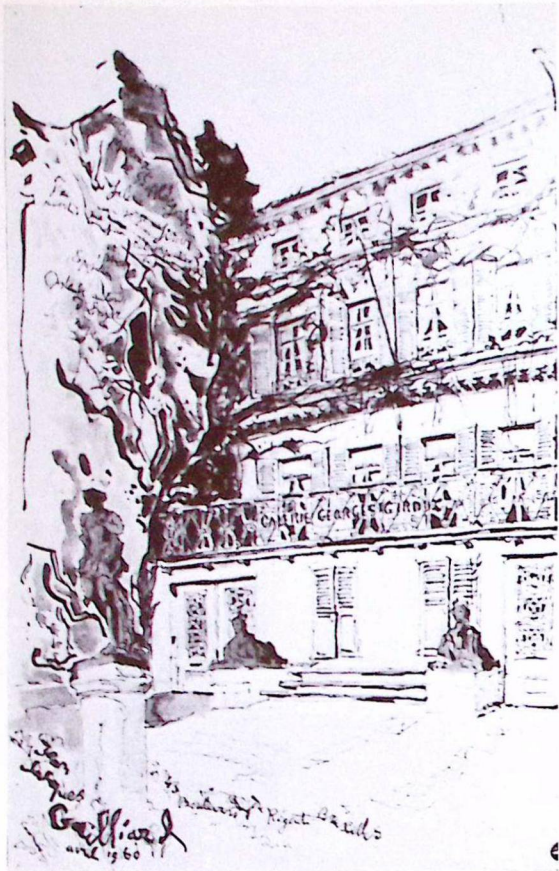
Jean-Jacques Gailliard

par Albert GUISLAIN,
de l'Académie

DEPUIS que la couleur s'est séparée de la forme pour vivre sa vie et n'en faire qu'à sa tête, le dessin a l'air d'un abandonné, d'un naufragé. Il se demande, dirait-on, si l'on n'en viendra pas bientôt à le reléguer

parmi les accessoires inutiles et si, demain, le feu ne sera pas mis, à la fois, aux écoles et aux académies. A quoi bon, en effet, pour un peintre, de posséder encore ce qu'on était convenu d'appeler, autrefois, « un beau métier »,

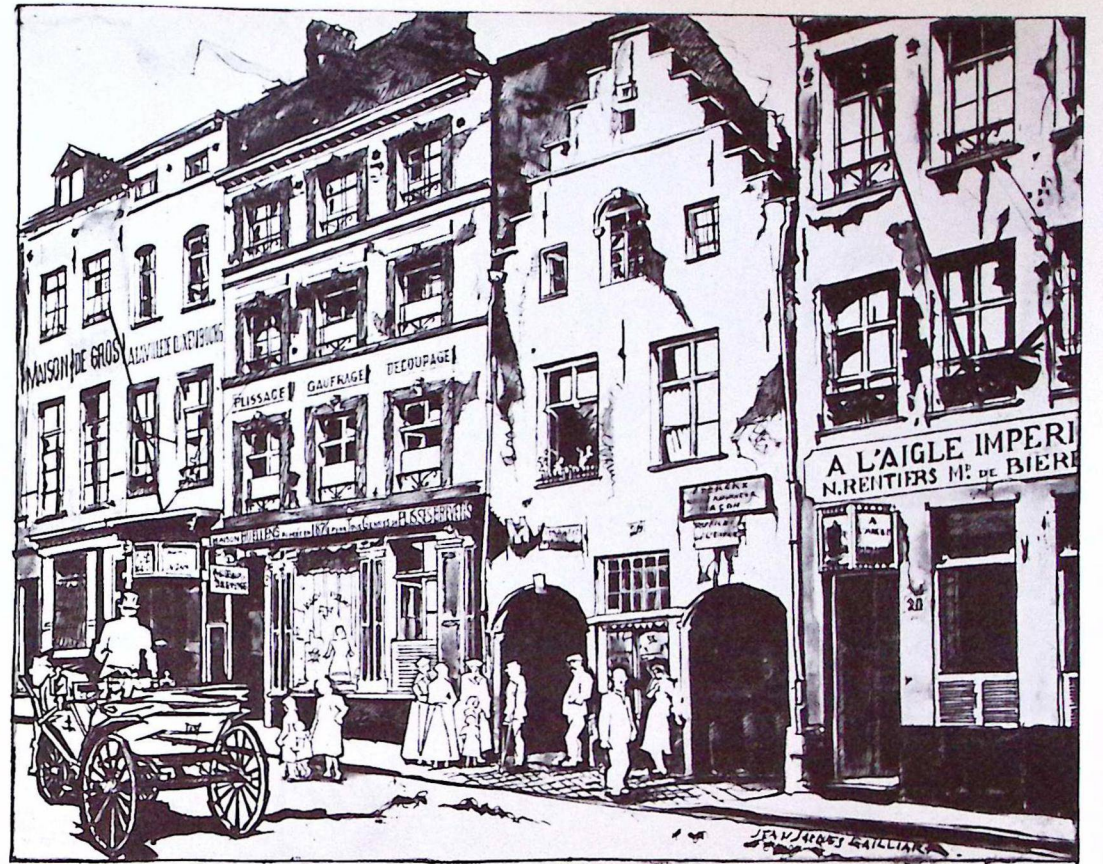
s'il ne s'agit plus que de broser, à l'aveuglette, ces hiéroglyphes, ces barriolages, ces bouquets d'éclaboussures où l'imposture l'emporte si souvent sur le talent. Par bonheur, le « figuratif » n'est pas près de mourir. Il reste sur



Jean-Jacques Gailliard: Façade de la Maison Giroux, à Bruxelles (dessin)



Jean-Jacques Gailliard: La rue de la Montagne, à Bruxelles (peinture)



Jean-Jacques Gailliard: La rue de l'Impératrice, à Bruxelles (dessin)

la barricade bon nombre de combattants résolus à défendre ce qui faisait, jadis, l'âme de la composition picturale, c'est-à-dire sa structure, son harmonie, sa ligne, sa beauté. Les valeurs traditionnelles — ces « résistants » — là sont fondés à le proclamer — n'ont jamais, quoi qu'en disent d'aucuns, constitué des entraves à l'originalité et à la fantaisie. Jean-Jacques Gailliard appartient à cette vaillante équipe, pour n'avoir jamais consenti à se plier aux mots d'ordre de la mode, et son non-conformisme continue à faire de lui un valeureux insurgé. Mais entendons-nous bien: sensible aux exemples que lui a donnés James Ensor, il est toujours demeuré attentif aux jeux de l'ombre et de la lumière.

Il s'est toujours efforcé de les fixer dans ce qu'ils ont de plus subtil, mais en se gardant bien de s'abandonner au délire et à la déliquescence. Pas d'automatisme. Pas de somnambulisme. Intimement associées, l'intelligence et la sensibilité œuvrent ensemble dans un parfait équilibre et avec les ressources d'une formation classique. Jean-Jacques Gailliard a fait ses humanités à l'Athénée de la rue du Chêne. Les professeurs du Conservatoire l'ont initié à la Musique. L'enseignement de son art, il l'a reçu de Maîtres comme Fabry, Van Strydonck et Delville. Enfin, toutes les formes de la « culture » ont gardé leur attrait pour ce « swedenborgien » fervent qui a continué de vivre avec son temps.

Ce qui frappe d'ailleurs chez pareil artiste, c'est la diversité de ses dons. Il n'est pas de genre qu'il n'ait abordé. Le portrait, le paysage, la décoration l'ont également attiré. Certains critiques ont même vu en lui un zélé, sinon un précurseur du surréalisme, mais à cet égard, il convient d'ajouter immédiatement ce correctif: J.-J. Gailliard, en refusant de s'inféoder à une formule, a nettement mis en lumière ce fait qu'il n'entendait être rangé dans aucune école. Ce qui le caractérise avant tout, c'est sa suprême liberté. Nous dirions volontiers sa désinvolture, s'il était possible, en employant ce terme, de ne lui conserver que ce qu'il implique d'agilité, de mobilité, de distinction. Outre cela, vertu complémen-

taire à nos yeux, c'est un citadin. Un pignon, une gouttière, un toit ont pour lui autant d'éloquence, de poésie que pour d'autres un arbre, un mur de ferme ou l'intérieur d'une étable. Piranèse, les Canaletto, Guardi, Hubert Robert occupent une place de choix parmi ses dieux familiers et c'est, assurément, en songeant à eux, qu'il a peint nombre des toiles dont les reproductions iront enrichir, plus tard les « archives visuelles » d'Ostende, sa patrie d'adoption, et de Bruxelles, sa ville natale. Car lui aussi a deux amours et pour ce qui concerne la capitale, il aura été son interprète le plus fidèle et le mieux inspiré depuis Van Moer. A ne considérer que cette partie de son œuvre si abondante et si diverse,

on serait déjà tenté de dire, en employant une appellation chère aux critiques italiens, que c'est, aujourd'hui, notre meilleur « védutiste ». Mais il n'y a pas — et loin de là — sur ce plan que ses tableaux à l'huile et ses aquarelles qui comptent. N'oublions pas le « noir et blanc ». Les planches signées de lui sont nombreuses, d'autant, on le sait, que c'est un travailleur infatigable. Et nul ne s'est hasardé chez nous, avec une telle persévérance, une telle virtuosité, à faire la chasse aux paysages ainsi qu'aux vieilles pierres. Depuis des années, notre ami suit, à la trace, les ouvriers porteurs de pioches et de marteaux piqueurs. Et Dieu sait si les ravages exercés dans la capitale par les démolisseurs sont considéra-

bles. Ainsi, a-t-on pu voir Jean-Jacques Gailliard se transporter de chantier en chantier, que ce soit vers le Quartier de la Putterie, le Mont des Arts, la Gare Centrale, les boulevards extérieurs, comme s'il avait été investi de la mission d'en fixer la physionomie pendant les orages de fer, souvent plus destructeurs que de vrais bombardements, qu'ils ont eu à subir. Grâce à ses croquis tracés avec la prestesse, avec la sûreté de main d'un graveur japonais, le souvenir, tout au moins de quelques-unes des façades, de quelques-uns des monuments qui faisaient, autrefois, le charme de cette ville un peu provinciale, mais si sympathique, sera sauvé.



« Bethsabée à la Fontaine », tapisserie bruxelloise du début du XVI^e siècle.

L'Hôtel de Ville de Bruxelles

INTRODUCTION

Admirable monument, remarquable tant par sa richesse architecturale que par sa signification sociale et son caractère politique, l'Hôtel de Ville de Bruxelles réunit, dans son ensemble, des constructions d'époques et de styles différents.

Le bâtiment, chef-d'œuvre d'architecture civile gothique du XVe siècle, qui occupe la partie sud de la Grand-Place, fut commencé en 1402, par l'aile gauche, au moment où Bruxelles atteignit au sommet de sa grandeur et de sa prospérité économique, son industrie drapière florissante l'ayant élevée au rang de puissante cité. Cette aile fut édifée probablement par Jacques Van Thienen.

L'aile droite, dont l'architecte est inconnu, fut commencée en 1444, c'est le comte de Charolais, futur Charles le Téméraire, qui, le 4 mars de cette même année, posa la première pierre de cette nouvelle partie de notre Maison communale.

Conçue par Jan Van Ruysbroeck, la tour centrale, chef-d'œuvre d'élé-gance, de hardiesse et de légèreté, fut couronnée, en 1455, par la statue de Saint Michel, figure qui fut exécutée par le fondeur Martin Van Rodé.

L'édifice gothique, de grande allure, est particulièrement important au point de vue artistique; on y rencontre, en effet, dans la décoration ornementale, des spécimens des plus intéressants de la sculpture bruxelloise des XIV^e et XV^e siècles.

Le bâtiment postérieur, qui longe la rue de l'Amigo et une partie de la rue de la Tête d'Or, fut construit par Corneil Van Nerven, de 1708 à 1717, suivant le style de l'époque Louis XIV, sur l'emplacement de la seconde Halle-aux-Draps construite, elle-même, en 1353, et complètement détruite en 1695, lors du bombardement de Bruxelles par le Maréchal de Villeroi, et sur les ordres de Louis XIV. Ce nouveau bâtiment, du XVIII^e siècle, fut occupé, jusqu'à la fin de l'ancien régime, par les Etats de Brabant.

La décoration intérieure de notre Hôtel de Ville est de toute beauté; ses riches collections et, surtout, son incomparable ensemble de tapisseries bruxelloises, des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, en font un des plus somptueux monuments du Pays.

L'ESCALIER D'HONNEUR

Cet escalier a été complètement reconstruit et décoré de peintures. Il est orné des bustes des bourgmestres de la Ville de Bruxelles, depuis 1830. En voici l'indication par ordre chronologique:

1. N.-J. Rouppe (1830-1838), par L. Jehotte;
2. G.-H. Van Voixem (1838-1841), par G. De Groot, 1866;
3. Le chevalier F.-J. Wyns de Raucourt (1841-1848), par G. Geefs;
4. Ch. De Bruckère (1848-1860), par G. Geefs;
5. N.-A. Fontainas (1860-1863), par C. Van Oemberg;
6. J.-V. Anspach (1863-1879), par G. Charlier, 1880;
7. F. Vanderstraeten (1879-1881), par J.J. Jaquet;
8. Ch. Buls (1881-1889), par Ch. Vander Stappen;
9. E. De Mot (1889-1909), par Th. Vinçotte;
10. A. Max (1909-1939), par L. Grandmoulin;
11. Baron J. Van de Meulebroeck (1939-1956), par M. D'Haveloose.

Les peintures qui décorent le grand escalier, l'abside et les parois supérieures de l'escalier ont été exécutées, en 1893, par le comte J. de Lalaing. Le thème donné à l'artiste a été « La Glorification du Pouvoir communal ».

Voici tout d'abord les peintures du grand palier:

Au plafond, le « Belfroi communal défendu par toutes les forces de la Cité contre la peste, la famine et la guerre ». L'inscription « A peste fame et bello, libera nos Maria Pacis » figurait jadis sur la façade de la Maison du Roi.

Sur le mur de ce grand palier, un tableau avec cette inscription: « Urbi et Orbi » (A la Ville et au Monde). On y voit un magistrat proclamant une ordonnance du haut de la bretèche de l'Hôtel de Ville. Sous l'ancien régime, les ordonnances communales étaient, en effet, portées à la connaissance des habitants par une proclamation ou une lecture solennelle faite au balcon de l'Hôtel de Ville.

Sur les parois supérieures de l'escalier, on remarque:

1. Sur le mur du fond, une peinture portant l'inscription « Pax Civitatis ». Cette inscription rappelle que le territoire de la Ville doit être avant tout un territoire de paix. La sécurité y règne comme une garantie indispensable de la prospérité. On voit des bourgeois se livrer paisiblement au commerce et expédier au loin les produits de leur industrie;

2. Sur le mur de droite, les « Défenseurs de la commune luttant pour leurs privilèges », avec ces mots: « Pro Aris et Focis » (Pour les Autels et les Foyers).

3. Au plafond:

a) Au milieu, J. de Locquenghien, bourgmestre de Bruxelles, examinant les plans du canal de Willebroeck, dont il dirigea les travaux. La date de 1561 est celle de l'ouverture du canal.

Dans la pensée de l'artiste, ce personnage symbolise l'énergie pratique et prévoyante;

b) A droite, F. de Marselaer, plusieurs fois bourgmestre, avec la date 1584. Il symbolise l'énergie méditative et intelligente;

c) A gauche, E. 't Serclaes, échevin de la Ville au XIV^e siècle, symbolise l'énergie active et guerrière. La date de 1356 marque la délivrance de Bruxelles par 't Serclaes, lors de la guerre de succession que le Brabant soutint contre la Flandre à la mort de Jean III.

Dans l'abside de l'escalier trône la Ville de Bruxelles, « Urbs Bruxel-lensis », entourée d'amours portant les attributs du pouvoir communal et les symboles de sa puissance.

Enfin, le plafond du grand palier est séparé de celui de l'escalier par une guirlande d'enfants tirant à une même draperie, allusion à la devise nationale « L'Union fait la Force — Eendracht maakt macht ».

PALIER DE L'ESCALIER DES LIONS

Primitivement, cet escalier servait d'entrée à l'Hôtel de Ville et même d'entrée unique à l'époque où notre Maison communale ne comportait que l'aile gauche. Ce n'est qu'en 1770 qu'on y a placé les deux lions ornant les gros balustres de l'escalier extérieur, Grand-Place, d'où son nom. Antérieurement à cette date, il y avait une balustrade en fer forgé.

Cet escalier a été complètement reconstruit. Les murs sont décorés de deux grands tableaux historiques, œuvres d'E. Wauters. Celui de gauche rappelle un événement capital de notre histoire: le triomphe démocratique de 1421. On y voit Philippe de Saint-Pol, ruwart de Brabant, accordant au peuple la nouvelle constitution, le 11 février 1421. Celle-ci partageait le pouvoir entre les deux éléments sociaux en présence: d'une part, les Lignages ou les patriciens; d'autre part, les Nations composées des corporations. Le duc Jean IV, frère du comte de Saint-Pol, dut la ratifier dans la suite.

Salle gothique: « Le Serment des Archebusiers et le Serment des Archers », tapisserie malinoise du XIX^e siècle.



Ch. Vander Stappen, sculpteur (Staenocker-zael 1843 - Bruxelles 1910): Saint Michel terrassant le démon, statue ornant la niche au bas de l'escalier d'honneur.

Le deuxième tableau, à droite, rappelle la révolution démocratique qui suivit la mort de Charles le Téméraire, en 1477, et la concession du Grand Privilège par Marie de Bourgogne, le 4 juin 1477, détruisant l'œuvre de centralisation inaugurée par les ducs de Bourgogne.

L'escalier est décoré de statues en albâtre, sculptées par G. De Groot (1884), et représentant différents magistrats illustres. A gauche de la porte qui donne accès à la Salle Gothique, W. Van den Bisdomme, qui prit une part glorieuse à la bataille de Woeringen en 1288; à droite, J. de Relegem, qui engagea la bataille de Bastweiler, en 1370.

En face de la porte de la Salle Gothique, quatre statues représentant, sous les traits de magistrats ou de conseillers communaux de notre époque, des personnages importants de la période communale. De gauche à droite:

1. R. Clutinc, plusieurs fois échevin dans le courant du XIII^e siècle et membre d'une famille illustre, qui fonda l'hospice de Ter Arken;
2. A. d'Yssche, qui porta la bannière de Bruxelles à la bataille de Woeringen en 1288;
3. G. Pipenpoy, guerrier célèbre du XIV^e siècle;
4. R. de Leeftael, châtelain de Bruxelles, protecteur des lettres au XIII^e siècle. Ce personnage est représenté sous les traits de feu Ch. Buls, ancien bourgmestre, qui s'intéressa vivement aux arts et aux lettres, organisa l'enseignement des arts décoratifs à Bruxelles et s'occupa activement de la restauration de l'Hôtel de Ville et de la Grand-Place.

LA SALLE GOTHIQUE

La Grande Salle ou la Salle du Conseil, que nous appelons aujourd'hui Salle Gothique, servait aux grandes solennités publiques. Les ducs de Brabant, lors de leur inauguration, y juraient de maintenir les droits et les privilèges de la Cité. La dernière inauguration qui se fit dans cette salle, fut celle de Guillaume Ier, comme roi des Pays-Bas, le 21 septembre 1815, en séance plénière des Etats Généraux. C'est également dans cette salle que le Magistrat organisait les banquets qu'il offrait aux souverains. Le festin donné en l'honneur de Philippe le Bon est resté célèbre. Lors de la Révolution du XVI^e siècle, les Etats Généraux des XVII^e provinces, en révolte contre l'Espagne, se réunirent dans la grande salle, notamment en 1577, lorsqu'ils signèrent le traité connu sous le nom « L'Union de Bruxelles ».

Primitivement, la salle prenait jour, non seulement du côté de la rue Charles Buls, mais directement sur la Grand-Place. L'escalier des Lions n'était pas encore construit tel qu'il est maintenant et l'on pouvait passer directement sur la bretèche ou balcon de l'Hôtel de Ville. C'est du haut de cette bretèche que le Magistrat promulguait les ordonnances et les lois de police.

La grande salle était somptueusement décorée. Elle était garnie, notamment, de plusieurs peintures de Roger Vander Weyden. Ces tableaux rappelaient des scènes de justice empruntées à la vie de l'empereur Trajan et d'Erkenbald, amman légendaire de Bruxelles. Ils ont servi de modèle aux belles tapisseries qui furent trouvées dans la tente de Charles le Téméraire, après le désastre de Morat et de Granson, et qui sont actuellement conservées au Musée de Berne. Dans le fond de la salle était placée une Adoration des Mages dont la tapisserie existe également à Berne. Le bombardement de Bruxelles en 1695 détruisit ces trésors. Après la catastrophe, elle fut aménagée dans le style classique et c'est ainsi que les gravures nous la montrent encore au début du XIXe siècle. En 1868, elle fut reconstruite, en style ogival, d'après les plans de l'architecte Jamaer.

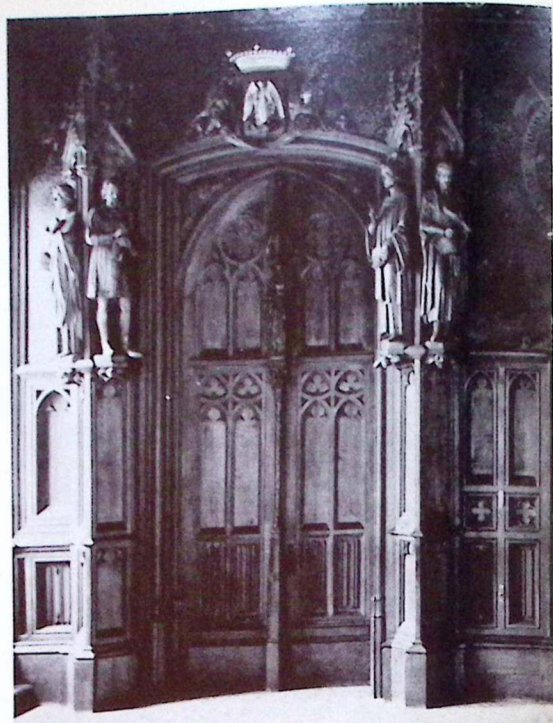
Au mur, on remarque une série de tapisseries exécutées à Malines de 1875 à 1881, dans les ateliers de Bracquenié, d'après les dessins de G. Geets. Elles représentent les principaux métiers de Bruxelles, ainsi que les guildes ou serments.

En partant de la porte d'entrée, on trouve successivement: 1° le métier des maçons; 2° le métier des brasseurs; 3° le métier des tapisseries; 4° le métier des peintres; 5° le métier des orfèvres; 6° le métier des brodeurs; 7° le serment des escrimieurs et le grand serment de l'arbalète; 8° le serment des arquebusiers et celui des archers.

Aux trumeaux de la salle sont adossées des statues en bronze doré représentant d'anciens magistrats de la Ville. En partant de l'endroit où l'on s'est arrêté dans l'examen des tapisseries (no 8 ci-dessus) et en se dirigeant vers la droite, le long du mur extérieur, on rencontre successivement: 1° N. Swaef, 1386; 2° Th. Van den Heetvelde, 1386; 3° N. de Saint-Géry, 1407; 4° J. d'Enghien ou Edinghen, 1456; 5° G. Pipenpoy, 1421; 6° G. Rongman, 1423; 7° G. Vander Noot, 1448; 8° J. Van der Meerem, 1477; 9° G. Estor, 1477; 10° N. Van den Heetvelde, 1477.

De part et d'autre de la grande porte d'entrée: Ph. de Witthem, 1500, et E. t Serclaes, 1388.

Dans les vitraux, les armoiries des familles patriciennes de la Ville.



Porte gauche, du fond de la Salle des Mariages, s'ouvrant sur l'Escalier des Lions.

Salle des Mariages: Siège de l'Officier de l'Etat Civil; devant la table les sièges des futurs époux, des parents, des témoins.



LA SALLE DES MARIAGES

Cette salle s'appelait autrefois la Salle du Christ ou la Salle de la Vierschaer (tribunal) ou bien encore la Chambre des Nations. Elle a été complètement restaurée.

Dans le fond, une grande peinture murale par Cardon (1881); au centre, la Ville de Bruxelles présidant au mariage; à droite, la Justice; à gauche, la Loi, toutes deux sous les traits de l'archange Michel. Derrière le siège de l'officier de l'Etat civil, une broderie en application d'étoffe par M. et Mme De Rudder (1897): deux femmes symbolisant l'Amour et la Loi, unissent les époux; au-dessus, une guirlande d'enfants faisant allusion aux espérances du mariage.

Dans les compartiments du plafond, on a peint les blasons des anciennes corporations, voulant rappeler par là que les syndics des neuf nations délibéraient jadis dans cette salle. Ces Nations furent constituées en 1421, par l'ensemble des corporations professionnelles. Chacune d'elles comptait un certain nombre de métiers et la répartition de ceux-ci était faite de façon à donner à chaque Nation une égale importance. Les neuf Nations étaient associées au gouvernement de la Ville. Elles composaient le troisième membre, à côté du deuxième membre ou large conseil, constitué par les magistrats sortis de charge, et le premier membre, représenté par les magistrats en fonctions. Le concours simultané de ces trois membres était indispensable pour toute décision importante concernant les affaires de la Cité.

Sur les consoles supportant les poutres du plafond, on a peint les écussons des sept lignages de la Ville. On entend par là, sept familles artificielles, comprenant chacune un certain nombre de familles patriciennes. Cette organisation du patriciat bruxellois est fort ancienne. Une réorganisation eut lieu en 1375.

Au fond de la salle, du côté de l'entrée, une série de statues en bois sculptées chez Goyers frères, à Louvain. Elles représentent plusieurs célébrités bruxelloises des XIVe, XVe et XVIe siècles. De gauche à droite, on trouve:

1. P. Van Huffel, fondateur de l'Ecole des Bons Enfants (1359);
2. Colin le Poète, qui reçut une pension de la Ville en raison de son grand talent (1471);
3. P. Vander Heyden, dit A. Thymo, premier pensionnaire de la Ville, en 1433;

4. L. Van Bodeghem, architecte. Il s'occupa de la construction de la Maison du Roi (début du XVIe siècle);

5. R. Vander Weyden, peintre (1400-1464);

6. J. Van Lombeke, graveur de sceaux (XVe siècle);

7. J. Van Wesele, médecin de la Ville, bisaïeul du grand Vésale (XVe siècle);

8. J. de Gerinnes, fondeur de cuivre (XVe siècle).

Sur les poutres de la salle, on a reproduit des vers inscrits jadis dans une salle de l'Hôtel de Ville et composés à l'aide des éléments de la formule du serment qu'un magistrat devait prêter à son entrée en fonctions.

Les appareils d'éclairage rappellent l'image du patron de la Ville, l'archange Michel, par De Rudder (1897).

Dans les fenêtres, des armoiries de plusieurs anciens magistrats de la Ville.

CABINET DE L'EHEVIN DE L'ETAT CIVIL ET DES CULTES

Cette salle, dite autrefois « Salle des Echevins » ou « Belle chambre », est garnie de lambris intéressants dans le style Louis XIV. Sur la cheminée, un tableau de J. Van Orley (1665-1735), le Christ en croix, exécuté pour cette salle en 1712.

Dans la boiserie, vis-à-vis de la cheminée, deux tableaux, l'un (à droite), le Château de Rivieren (à Ganshoren, attribué à J. Bruegel, dit de Velours, (1568-1625), l'autre (à gauche), une vue panoramique de la Ville de Bruxelles, par D. Van Heil (1604-1662). Cette vue est prise de la rue Royale actuelle, aux environs de la porte de Schaarbeek.

Dans la partie supérieure de la salle, les armoiries des sept lignages de la Ville.

Dans les fenêtres, les écussons de Bruxelles et du Brabant, ainsi que les armoiries de deux familles patriciennes, les Roelofs et les Rodenbeke. Table bureau, XVIIIe siècle, incrustations de cuivre et d'ébène.

CABINET DE L'EHEVIN DES BEAUX-ARTS, DES MANIFESTATIONS CULTURELLES ET DES ŒUVRES SOCIALES

Au mur, magnifique tapisserie, exécutée à Bruxelles, vers 1520, représentant Bethsabée à la fontaine.

Statue équestre en bronze de Louis XIV, par Girardon (1628-1715). Buste d'A. Lens, peintre (1739-1822), par L. Godecharle.

Dans la fenêtre, les armoiries des lignages de Bruxelles.

CABINET DE L'EHEVIN DES PROPRIETES COMMUNALES ET DES INSTALLATIONS MARITIMES

Cette salle est lambrissée de boiseries dans le style du XVIe siècle. Une partie est ancienne.

La cheminée en Renaissance date de 1624.

A gauche de la cheminée, un tableau de M. De Vos (1631-1703), provenant de l'église Saint-Géry, à Bruxelles, et donné à la Ville par la famille Evenepoel-Caroly. Ce tableau représente les chefs du Grand Serment de l'arbalète, agenouillés devant la Vierge tenant le corps du Christ. Les deux personnages principaux agenouillés au centre sont: à droite, Ch. Van Laethem; à gauche, G. Van Busleyden.

A droite de la cheminée, un tableau d'A. Sallaerts, né à Bruxelles vers 1590, mort vers 1650, représentant des anciens magistrats de la Ville ou des chefs d'une confrérie religieuse. Il est signé à droite A. Sallaerts fecit A° 1634; un peu plus à droite, la mention de la restauration du tableau, *Restauratum 15 juli 1753*. Les trois principaux personnages sont accompagnés de leurs armoiries, ce qui permet de les identifier. Le premier (devant la Vierge) est E. de Raveschot, magistrat en 1619-1620; le deuxième, J. Plotincx, plusieurs fois magistrat de 1632 à 1649; le troisième, Claret, qui n'a jamais fait partie du Magistrat de la Ville. Dans le fond du tableau, l'archange Michel. Vers le milieu, une vue des tours de l'Hôtel de Ville et de l'église Saint-Nicolas.

Le mur principal est orné d'une très belle tapisserie bruxelloise, du début du XVIe siècle. Elle représente le baptême de Jésus-Christ dans les eaux du Jourdain.

Sur la cheminée, le portrait d'un tabellion par A. Moro (1512 - entre 1576 et 1578).

Les corbeaux des poutres, datant de 1450 environ, sont remarquables. Ils symbolisent deux proverbes faisant allusion à l'intrus et à l'envieux. Dans les fenêtres, les armoiries des Nations de Bruxelles: Saint-Christophe, Saint-Jean, Notre-Dame, Saint-Gilles, Saint-Géry et Saint-Laurent.

Des deux côtés de la cheminée, deux tableaux allégoriques, par V. Janssens (1658-1736).

A gauche, une allégorie rappelant deux événements de la guerre de succession d'Espagne, le siège de Bruxelles par le Prince Electeur de Bavière, en 1708, et la signature du traité d'Utrecht, en 1713, qui mit fin à la guerre en assurant à la branche autrichienne la possession des Pays-Bas.

Le peintre y a représenté le duché de Brabant sous les traits d'une femme, dont la tête est ceinte de la couronne murale à bords d'hermine et dont la main gauche tient l'écusson de Brabant. Une femme assise écrit le traité d'Utrecht; une banderole porte la date de 1708, obtenue par la multiplication du nombre 854 par 2. Ce nombre 854 fait sans doute allusion au partage de la succession de Lothaire I, mais il convient de remarquer que si cette explication est exacte, le peintre a fait une légère erreur de date. C'est, en effet, en 855 et non en 854 que ce partage eut lieu. Les autres personnages de l'allégorie symbolisent la prospérité, qui va renaître à la suite du traité de 1713 réglant la succession d'Espagne.

A droite de la cheminée, « le jeune duc Godefroid III à la bataille de Ransbeke, en 1143 »; ce tableau fait allusion à un épisode légendaire de l'histoire brabançonne. Godefroid III n'avait qu'un an lorsqu'il hérita des Etats de Brabant. Les Berthout, seigneurs de Malines et de Grimbergen, étant rentrés dans les terres du duché, la chevalerie brabançonne se rangea aussitôt autour du jeune prince pour défendre ses droits. Une rencontre eut lieu à Ransbeke. On suspendit le berceau du jeune duc aux branches d'un arbre, et la vue de l'enfant anima tellement le courage de ses défenseurs, qu'ils restèrent les vainqueurs de la journée. On prétend que cet épisode est une légende; en tout cas, la poésie l'a embelli de ses charmes. Le tableau est signé, à droite, V. Janssens.

Sur la cheminée, le portrait de Charles VI, empereur (1713-1740), par S.-J. Van Helmont (1683-1726). Le traité d'Utrecht de 1713 lui assura la possession de nos provinces qu'il n'accepta toutefois définitivement qu'en 1714, par le traité de Rastadt.

Au-dessus de la porte, un troisième tableau de V. Janssens, représentant la « Danse des Heures ».

A remarquer le plafond ancien, en style Louis XIV, œuvre de M. De Vos, sculpteur bruxellois (1650-1717).

Cabinet de l'Echevin des Propriétés communales: A. Sallaerts, peintre d'histoire et de portraits (Bruxelles vers 1590 - vers 1650; détail du tableau « Magistrats agenouillés devant la Vierge ».



croise et la mitre; la Noblesse, par l'épée et le heaume; les Chefs-Villes du Brabant: Louvain, Bruxelles et Anvers, par leurs écussons. Ce plafond a été exécuté au début du XVIII^e siècle, lors de l'aménagement par les Etats de Brabant, des appartements longeant la rue de l'Amigo.

Aux murs, deux tapisseries faisant partie de la Vie de Clovis:

1. La proclamation de Clovis comme roi des Francs;
2. La bataille de Tolbiac.

Elles ont été exécutées par les Van der Borcht de Bruxelles, d'après les dessins de Lebrun, peintre de Louis XIV. Elles font suite aux tapisseries de la Salle Maximilienne et à celles qui ornent l'antichambre de ce Cabinet.

Les trumeaux des fenêtres sont ornés de panneaux sculptés et dorés, représentant allégoriquement le Lion de Brabant.

Au-dessus des portes et aux trumeaux des fenêtres, des peintures du XVIII^e siècle: Fleurs et fruits.

Sur la cheminée, un tableau, également du XVIII^e siècle: Moïse menaçant les Juifs de la colère céleste. Devant le tableau, un buste de Frère-Orban, homme d'Etat belge (1812-1896), par L. Mignon.

SALLE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE

Ce fut dans cette salle que siégea le Gouvernement provisoire pendant les Journées de septembre. La plaque commémorative de la cheminée ainsi que le buste de Ch. Rogier rappellent ces mémorables séances.

Servant jadis de greffe aux Etats de Brabant, elle ne reçut pas la décoration somptueuse des autres salles longeant la rue de l'Amigo. Sa décoration actuelle date de 1833-1897.

Aux murs latéraux, des tapisseries de fabrication bruxelloise aux armes des Medina-Coeli. Sur celle qui se trouve à gauche de la cheminée, on lit: « David Junior pinxit 1680 » (David III, 1638-1685). Elle porte également la marque de Bruxelles, suivie des initiales J.V.D.B., (J. Van der Borcht, tapissier bruxellois). La tapisserie, à droite de la cheminée, est signée AA (A. Auwerx, nom du tapissier qui l'exécuta). Devant ces initiales, la marque de Bruxelles fortement pâlie.

Au plafond, une peinture allégorique se rapportant à l'indépendance de la Belgique. Un des panneaux est signé O. Diericx 1837.



M. De Vos, sculpteur, (Bruxelles 1650 - 1717): Figure de Saint Michel, décorant la partie centrale du plafond du Cabinet de l'Échevin des Beaux-Arts.

CABINET DU BOURGMESTRE

Cette salle, comme toutes celles qui s'étendent le long de la rue de l'Amigo, fut décorée par les Etats de Brabant, vers 1718. De cette décoration ancienne, il ne reste plus que le plafond, peint par J. Van Orley (1665-1735). Il est orné de sujets rappelant la destination première de la salle: au centre, l'écusson de Brabant, accompagné de la couronne ducale; à droite, les écussons de Louvain et d'Anvers; à gauche, ceux de Bruxelles et de Bois-le-Duc. On remarquera que les écussons de Louvain et d'Anvers sont portés dans un commun effort par un groupe d'enfants, tandis que l'écusson de Bruxelles est détaché de celui de Bois-le-Duc, qui paraissent déplorer un bonheur perdu. C'est une allusion à la défection de Bois-le-Duc, qui était la quatrième chef-ville du Brabant et qui se détacha de l'ancien duché à la suite de la séparation des Provinces du Nord, sous Philippe II. On remarquera également que l'écusson de Bruxelles est de gueules plein à l'ombre de Saint Michel et non encore chargé d'un Saint-Michel d'or sur fond de gueules (armoiries actuelles de la Ville).

La salle a été complètement restaurée dans le style Louis XIV, en 1890. Les murs sont ornés d'une double série de tableaux: une première, comprenant des vues d'anciens monuments de la Ville, peintes par Fr. Stroobant, de 1886 à 1890; une deuxième, des plans en perspective se rapportant aux vues et exécutés, pour la plupart, d'après le plan de Martin de Tilly de 1639, par Cardon.

En partant à droite de la cheminée, on trouve successivement:

1. L'église de l'Hôpital Saint-Jean, démolie en 1845;
2. L'ancien bassin du canal, dit de Sainte-Catherine, supprimé en 1853, pour faire place à la nouvelle église de ce nom;
3. Le jardin du couvent des Oratoriens. Bâti en cet endroit en 1662, ce couvent fut supprimé en 1795;
4. La maison en bois, rue des Trois-Têtes, démolie en 1835;
5. La porte du couvent de Jéricho, démolie en 1853;
6. La tour dite « Tour l'Evêque », dans la rue de ce nom, démolie vers 1858;
7. La Fontaine des Satyres, au Marché aux Herbes, construite d'après les dessins de J. Duquesnoy, supprimée en 1847;
8. L'ancienne tour de Saint-Nicolas, dite « Beffroi », détruite par le bombardement en 1695. Reconstituée, elle s'effondra en 1714 et ne fut plus rebâtie.

Fr. Bossuet, peintre de vues de villes et d'architectures (Ypres 1798 - Bruxelles 1889): « La porte de Hal » détail du tableau ornant le couloir de l'aile gothique. « Vue extérieure des anciens remparts de Bruxelles entre la porte de Hal et la Senne — démolis en 1830 - 1831. »



Fr. Bossuet, peintre de vues de villes et d'architectures (Ypres 1798 - Bruxelles 1889): « La Maison des barques », détail du tableau ornant le couloir de l'aile gothique. « Vue du bassin des Marchands, de la Maison des barques, démolie en 1832, et de la Maison du Cheval Marin. »

Les portraits se suivent dans l'ordre que voici:

1. Charles-Quint (1500-1555);
2. Philippe le Beau (1482-1506);
3. Philippe IV (1621-1665);
4. Albert et Isabelle (respectivement 1598-1621 et 1598-1633);
5. Charles II (1666-1700). Ce portrait est signé, à droite: L. Grangé P.;
6. Philippe II (1555-1598) en costume de chevalier de la Toison d'Or. Bustes du roi Léopold II et de la reine Marie-Henriette, par Th. Vinçotte (1884); du roi Albert, par Lagae, et de la reine Elisabeth, par Samuel (1910).

LA SALLE OGIVALE

Située au rez-de-chaussée de l'aile gauche de l'Hôtel de Ville, construite à partir de 1402, elle accuse, comme l'ensemble de cette partie de l'édifice, le style gothique du début du XV^e siècle.

Dans cette salle, aux proportions harmonieuses et à la décoration sobre, on remarque principalement une magnifique tapisserie bruxelloise de la seconde moitié du XVI^e siècle « La Scène du duel », une des six tentures relatant « L'Enlèvement des Sabines », tissée de laine et soie vers 1550 vraisemblablement d'après les cartons de Jules Romain.

La composition savante et mouvementée au coloris chaud est d'une rare perfection; elle est encadrée d'une extraordinaire bordure ornementale chargée d'animaux et fruits divers.

Pièce de qualité et remarquable témoignage de l'âge d'or de la tapisserie bruxelloise.

« Saint Jean-Baptiste » (à gauche de la tapisserie), magnifique statue en bois sculpté avec traces de polychromie ancienne (XVII^e siècle).

« Quatre apôtres », fragment de retable, XV^e siècle.

« Retable sculpté, polychromé et doré », travail allemand du début du XVI^e siècle (monogrammé et daté 1530 au bas du volet droit). Il se compose d'une partie sculptée montrant des scènes de la vie du Christ et d'une partie peinte illustrant des scènes empruntées à la vie de la Vierge.

La prédelle sur laquelle repose le retable, qui n'appartient pas à ce dernier, est également un travail allemand (datée de 1517).

« Adoration des Mages », bois sculpté, polychromé et doré, travail allemand du XVI^e siècle (fragment de retable).

9. La Grande Boucherie, Marché aux Herbes. L'escalier fut démoli en 1845 (effondrée en 1917).

Au-dessus des portes, des sujets représentant allégoriquement la Justice, la Bienfaisance et la Persévérance, par Stallaert (1891).

Portrait de Mlle de Noailles, attribué à H. Drouais (XVIII^e siècle). Saint Michel, par J. Dillens.

ANTICHAMBRE DU BOURGMESTRE

Les murs de cette salle sont garnis d'une série de tableaux peints par J.-B. Van Moer, de 1872 à 1874, et représentant les quartiers de la Ville qui ont été abattus et transformés lors des travaux d'assainissement de la Senne.

Au-dessus de la cheminée, nous trouvons la vue du Bras de la Senne, rue Saint-Géry, et le Moulin dit Ruyschmolen. Puis, faisant le tour de la salle, vers la droite, nous rencontrons successivement:

1. La Senne, rue des Teinturiers;
2. Le Moulin dit Ezelsmolen ou Moulin de l'Ane, près de l'église de Notre-Dame de Bon-Secours;
3. Le Marché au Beurre, dit des Récollets;
4. Les puisards du Pont de la Carpe;
5. Un bras de la Senne, vue prise de la Plattesteen;
6. Un bras de la même rivière, vue prise d'une maison de la rue des Chartreux;
7. Le Pont des Vanniers, dit Mannebrugge;
8. La vue de la Senne et du Cabaret l'Ours;
9. L'ancienne brasserie des Récollets et le Vaelbeck;
10. L'Écluse de l'ancienne enceinte;
11. Le Moulin domanial du Borgval, appelé Banmolen;
12. Le Moulin dit de la Barbe ou Baertmolen, rue de la Petite-Île;
13. Le Moulin à papier ou Driesmolen, rue des Six-Jetons;
14. Le bras de la Senne au Borgval, vue prise de la rue des Pierres.

LA GALERIE GRANGE

Cette galerie a été décorée vers 1718 et ornée des portraits de plusieurs souverains des Pays-Bas, peints par L. Grangé (1686-1764). Les arabesques et les autres peintures allégoriques sont de D. Allard.

Hôtel de Ville de Bruxelles, aile gothique du XV^e siècle, photographie moderne.





Saintes en Charente-Maritime: L'Arc romain

Halte à la Porte de Saintes

par Joseph DELMELLE

Il existe, en Roman Pays de Brabant, un beau village appelé Saintes. Le crucifix d'un moulin érigé sur un tertre veille à la pointe de son territoire. Là-bas, les maisons grises s'épaulent les unes aux autres, dominées par une tour massive. Puis, dispersées dans les champs, les fermes, aux versants de tuiles verdâtres, président discrètement aux travaux saisonniers.

Il existe, ailleurs, d'autres agglomérations portant le même nom. L'une d'entre elles, une vraie ville, occupe le cœur de la Saintonge, de cette Saintonge qui forme, avec l'Aunis, le département français de la Charente-Maritime.

Voilà qui nous éloigne du Brabant! Non, car la capitale de la Saintonge est pré-

sente dans notre province, à Nivelles. Tout comme Nivelles est présente à Saintes.

Un Square de Saintes, proche de la cathédrale Saint-Pierre, porte le nom de Nivelles. Et il y a, à Nivelles, une Rue de Saintes et, aussi, une Porte de Saintes.

Cette Porte, ou porche monumental, évoque — nous apprend une monographie due à la plume d'Yves Boyen et éditée par la Fédération Touristique du Brabant —, dans ses grandes lignes, une arcade sous laquelle passait, au XV^e siècle, la Cheninerue qui reliait la Grand'Place à la Place, si typiquement nivelloise, de l'Abreuvoir.

Telle qu'elle s'offre aujourd'hui à nos regards, cette Porte (toujours large-

ment ouverte, car Nivelles entretient la vieille tradition du bon accueil!) résulte de la collaboration d'un architecte brabançon, d'un dessinateur nivellois et d'un sculpteur saintais. La monographie à laquelle nous avons fait allusion précise encore: « Une toiture en ardoise, que somme un élégant clocheton inspiré de celui d'un édifice saintais, couronne le monument, dont les parois intérieures sont enrichies de deux belles mosaïques reproduisant les plans des deux villes-sœurs, ainsi que de divers motifs en bronze, figurant les principaux monuments des deux cités ».

Ainsi que le texte cité le signale, les deux villes, la brabançonne et la saintonne, sont unies par une certaine parenté. Et la Porte de Saintes a été inaugurée en septembre 1963, à l'occa-

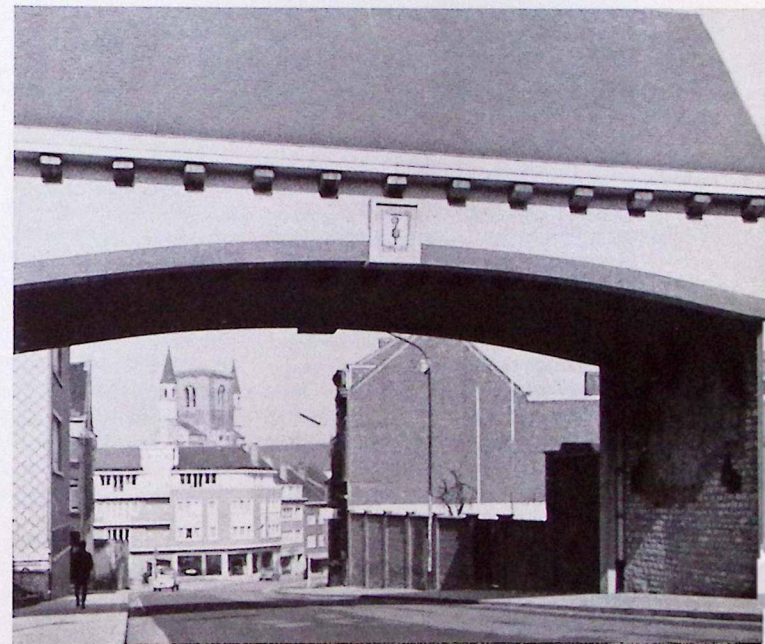
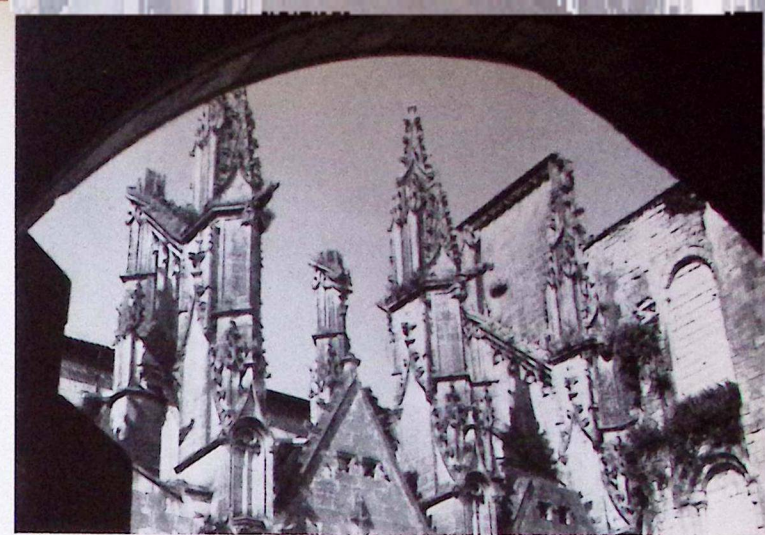
sion du jumelage de Nivelles et de Saintes.

Certains jumelages, apparemment, ne se justifient guère. Celui-ci s'explique aisément. Lors de l'exode de 1940, en effet, plusieurs familles nivelloises ont trouvé, à Saintes, une généreuse et cordiale hospitalité. La guerre terminée, les relations amicales, nouées aux jours sombres de l'invasion, se sont maintenues. Et la reconnaissance nivelloise s'est concrétisée par l'édification du porche monumental que nous connaissons. Les Saintais ont répondu à ce geste en baptisant l'un de leurs Squares, le plus fleuri et le plus soigné de leur ville, du nom de la ville brabançonne. Au demeurant, un autre souvenir aurait pu éventuellement justifier le jumelage des deux cités. L'histoire ne nous assure-t-elle pas, en effet, que Nivelles et Saintes doivent un peu d'elles-mêmes à deux membres d'une même famille, celle des Pippinides?

Rappelons-nous! C'est Gertrude, fille de Pépin l'Ancien ou de Landen, arrière-grand-tante de Pépin le Bref, qui, avec sa mère Itte ou Ida, suscita le monastère dont elle fut la première abbesse et qui fut à l'origine de l'essor de la ville de Nivelles. C'est sur les conseils de saint Amand, qui était Aquitain et qui a peut-être vécu aux environs de Saintes ou de La Rochelle, que les deux femmes décidèrent, après le décès de Pépin de Landen, maire du palais du roi Dagobert I^{er}, d'établir leur abbaye nivelloise.

Gertrude était l'arrière-grand-tante de Pépin le Bref qui fut à Saintes, en juillet 768, en compagnie de sa femme Bertrade. Il y tomba gravement malade. « Un soir, a écrit Jo Gérard, une mauvaise sueur lui coule dans le dos, lui trempe le visage tandis qu'un tremblement convulsif agite ses mains. Crise de malaria? Hépatite infectieuse, atteinte de typhus? On ne sait. Toujours est-il que Pépin le Bref s'étend dans un chariot, sur de gros coussins et que dans pareil équipage, passant par Poitiers, il se rend à l'abbaye de Saint-

En haut: La basilique Saint-Pierre de Saintes, sous un jour curieux (vue prise du cloître attendant au sanctuaire). Au centre: La Porte de Saintes à Nivelles. En bas: Les arènes romaines et le clocher de Saint-Eutrope, deux curiosités de Saintes (Charente-Maritime).





Le Square de Nivelles à Saintes (Charente-Maritime)

Denis, le haut lieu mystique des Francs, l'abbaye qui symbolise leur religion et leur puissance étroitement associées...

Pépin le Bref achèvera son existence là-bas, le 24 septembre 768, après avoir partagé ses possessions entre ses deux fils, Carloman et Charles.

Charles, c'est Charlemagne qui, à Saintes, ne sera pas victime, lui, du mal mystérieux ayant frappé l'auteur de ses jours. En 769, il sera en Poitou, cherchant à s'entendre avec Carloman qui refuse l'alliance qui lui est proposée.

Du Poitou, Charles ira vers Angoulême puis, plus tard, vers Angeac en Charente et vers Saintes. Et, là, il jettera les fondements de la basilique Saint-Pierre qui garde encore aujourd'hui, à droite de son grand portail, la statue mutilée du grand empereur. Nivelles et Saintes, ainsi, doivent quelque chose d'elles-mêmes à deux personnes de même sang. Et peut-être est-ce pour cette raison que les villes, la brabançonne et la saintongeaise, ont un petit air de parenté. La cité de Gertrude s'est développée autour d'une abbaye dont il subsiste, reconstruite, restaurée, la collégiale consacrée en 1046 par Wazon, évêque de Liège. La ville de Bernard Palissy, quant à elle, doit également, à une abbaye, celle de Sainte-Marie-des-Dames, une part de sa croissance. Fait

à noter, la dédicace de la fondation eut lieu en novembre 1047. Dans le temps, la collégiale de Nivelles et l'abbatiale de Saintes sont sœurs. Elles le sont aussi, quelque peu, par le style. Les deux villes eurent leurs abbesses. Ne tentons pas d'autres rapprochements et revenons à la Porte de Saintes afin d'examiner, plus en détail, la mosaïque, rehaussée d'évocations en bronze, qui reproduit le plan de la ville santonne traversée par la placide Charente.

Ce plan situe les principaux monuments de la cité charentaise. Voici, ancienneté oblige, l'arc romain de Saintes qui, construit en calcaire du pays, a été reconstruit et, aussi, revu et corrigé à l'initiative de Prosper Mérimée qui était alors, en 1842, attaché au service des Monuments historiques. En fait, il ne s'agit pas d'un arc de triomphe mais d'un arc votif dédié, en l'an XIX, par le riche Rufus, à Tibère, Germanicus et Drusus. Cet arc monumental, qui se trouvait jadis sur l'ancien pont romain, a été réédifié sur la rive droite de la rivière, à proximité du Musée archéologique qui est l'un des plus riches de France en vestiges gallo-romains.

De l'époque césarienne, Saintes garde d'autres éloquentes témoignages: ruines d'un aqueduc et de deux thermes,

arènes ou amphithéâtre... Mieux représentée, l'époque romane se perpétue par quelques églises d'un haut intérêt. Il y a l'abbatiale de Sainte-Marie-aux-Dames, avec son grand portail sculpté dans la lumière et son couronnement en pomme de pin. Il y a Saint-Eutrope où le Pape Urbain II vint se recueillir au lendemain du concile de Clermont et où Louis XI, qui avait vécu quelques-unes de ses jeunes années au château de Genappe en Brabant, vint s'incliner devant les reliques de « Monsieur Saint Eutrope ». Et il y a aussi la basilique ou cathédrale Saint-Pierre dont Charlemagne a jeté les fondements et qui s'élève sur l'emplacement d'une église, celle de Saint-Pierre-le-Puellier, où Pépin le Bref, dit-on, aurait fait une halte dévotieuse. Seules, de l'époque romane, ne restent que quelques parties, au bras droit du transept. Le sanctuaire a été réédifié, presque en totalité, au XV^e siècle. Et c'est pourquoi l'église d'aujourd'hui est gothique avec, résultat de quelques additions ultérieures, certaines fioritures Renaissance.

Le patrimoine architectural de Saintes s'enrichit d'autres édifices remarquables, illustrant tous les styles et toutes les époques. Combien de vieux hôtels patriciens n'attestent pas encore, à Saintes, la prospérité d'un passé ayant demandé, au négoce, l'essentiel de ses généreuses ressources? A Nivelles, hélas, les bombes de 1940 ont écrasé plus d'une fastueuse demeure d'autrefois. Quelques-unes ont cependant été épargnées par le fer et le feu. Et tel portail nivellois répond, à distance, à celui de l'ancienne juridiction consulaire de Saintes. Et tel noble hôtel de la capitale de Saintonge rappelle, par l'ordonnance de sa façade, celui qui abrite les collections archéologiques de la maîtresse-ville du Roman Pays de Brabant.

Deux villes éloignées, qui se ressemblent un peu, se font des signes d'amitié. Chaque année, des Saintais rendent visite à Nivelles, des Nivellois s'en vont aux rives santonnes de la Charente. D'anciennes relations se maintiennent et se fortifient. De nouveaux contacts sont créés. Et ces rencontres, ces liens qui se resserrent et se nouent durablement prouvent combien un Ju-melage peut avoir d'humaine utilité!

Jean-Baptiste Houwaert

par Raymond POREYE



Jean-Baptiste Houwaert, par Wierick (1575)

LA place Houwaert, à Saint-Josse-ten-Noode, s'est enrichie, voici quelques années, d'un beau buste en bronze: visage d'un homme d'une soixantaine d'années, portant barbe et, au haut du vêtement, la traditionnelle collerette du seizième siècle. Il s'agit de Jean-Baptiste Houwaert, une des gloires, pas assez connues de notre capitale. Son histoire est peut-être intéressante pour nos lecteurs.

C'est à Saint-Josse-ten-Noode que Jean-Baptiste Houwaert possédait une belle propriété, entourée de jardins et de pièces d'eau. Il était né en 1533 et mourut en 1599. Par sa naissance, il appartenait au patriarcat. Ce fut dans les rangs de celui-ci qu'il choisit sa femme, en 1564: Catherine van Coudenberghe, petite-fille de Sébastien Van Noey, l'architecte-ingénieur du cardinal de Granvelle. Riche, il pouvait se permettre de satisfaire ses goûts de la poésie, de l'histoire et de l'archéologie. Son castel de Saint-Josse-ten-Noode était magnifique. On y admirait une belle collection d'armes et de médailles. Quant à ses vers, aujourd'hui défraîchis, ils constituent cependant un témoignage du langage et de la tournure d'esprit des intellectuels de chez nous au XVI^e siècle.

Au point de vue humain, Houwaert est l'homme équilibré. Il a, en effet, pour devise: *Houdt middel mate* (Tiens le

juste milieu). Cependant, en 1566, il suit (lit-on dans les écrits de l'époque) les sermons des protestants donnés à Bruxelles, à l'auberge du Cornet. De plus, en juillet de cette même année, on le compte parmi ceux qui réclament du Magistrat la proclamation de la liberté de conscience. Mais ce ne sont là que des rumeurs que le Conseil des Troubles, institué deux ans plus tard par le duc d'Albe, ne parvient pas à prouver. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que Jean-Baptiste Houwaert a un faible très prononcé pour le protestantisme. On cherche à le démasquer, mais il jouit de hautes protections et il échappe à la justice du duc d'Albe. Celui-ci cependant inexorable, l'emprisonne au Treurenberg. Houwaert a laissé, dans les *Quatre Fins de l'Homme*, qu'il publiera vers 1583, à Anvers, chez Christophe Plantin, des impressions cruelles de cette incarcération.

Après un an, Houwaert est relâché et s'engage — des lèvres seulement — à pratiquer la religion catholique. Toutefois, dès 1576, il peut à nouveau vitupérer contre les oppresseurs espagnols. Et il ne s'en cache pas à travers une allégorie publiée sous le titre de *Doléances de Milenus*. Le poème est publié à Anvers, en 1578, chez Guillaume Silvius. Il l'a dédié au prince d'Orange. L'effet produit par cet écrit est considérable. Aussi, Houwaert s'arrange-t-

il, grâce à ses relations et à sa... bourse, pour ne pas être inquiété.

Sur ces entrefaites, il accepte le poste de surintendant des fortifications de Bruxelles. C'est lui aussi qui prend la direction des travaux entrepris dans le but de rendre à nouveau navigable le canal de Willebroeck. En outre, le 23 septembre 1577, Houwaert est chargé d'aller accueillir à Vilvorde et d'y féliciter, lors de son entrée triomphale, le Taciturne. On sait, d'après MM. Henne et Wauters, dans leur *Histoire de la ville de Bruxelles*, que le prince d'Orange affirma: « Je viens délivrer le pays de toute oppression. » De pareilles paroles sont reçues par une foule enthousiaste: bonnets jetés en l'air et décharges de mousquets. Il faut ajouter que Jean-Baptiste Houwaert a, pour sa part, largement contribué à donner à cette manifestation un côté vraiment artistique. Favorisé par l'amitié du prince d'Orange, Jean-Baptiste Houwaert est à présent devenu un homme politique. Et la régence de Bruxelles, pour le récompenser des services qu'il a rendus, fait frapper une médaille en son honneur. Il est aussi un familier du colonel Olivier van den Tympel, le gouverneur orangiste de Bruxelles. Cependant, il n'approuvera jamais les mesures de rigueur que celui-ci prendra à l'égard

(voir suite page 52)

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Jean-Baptiste Houwaert

suite de la page 51

des églises, des couvents et du clergé catholique de Bruxelles. C'est pourquoi, aussi peu compromis, Jean-Baptiste Houwaert est choisi avec quelques autres notables, en 1585, pour traiter avec le duc de Parme, lors de la capitulation de Bruxelles. Toutefois, pareil événement lui fait perdre sa charge de maître des comptes du Brabant qu'il devait particulièrement au prince d'Orange. Dès lors, il entre dans une sorte d'obscurité dont il ne sortira plus. Le voici désormais « jardinier ». « Le culte des fleurs, assure-t-il, me fera oublier la méchanceté des hommes. » Il écrit encore. Après avoir vanté les mérites du prince d'Orange, célèbre les vertus de la liberté religieuse et l'indépendance politique de son pays, Jean-Baptiste Houwaert chante le cardinal Ernest d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas espagnols. De sa plume est aussi sortie une **Grande Chronique du Brabant** qui semble être perdue aujourd'hui.

En dehors des ouvrages à tendance politique et religieuse, Houwaert a publié, en 1583, un **Pégase** dont le succès est considérable. C'est un livre où il vante les mérites féminins. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une députation de jeunes filles se rende auprès de lui pour lui offrir une couronne de laurier.

M. Stallaert a rendu, en ce qui concerne Jean-Baptiste Houwaert, le témoignage suivant: « Il était de son temps; il en avait la science, les idées, les préjugés et les goûts. A son époque, c'était un homme supérieur qui comprenait son siècle et ses contemporains, un savant et, ce qui était mieux alors, un noble qui eut le courage de ne pas écrire en latin (mais en néerlandais), de partager le fruit de sa vaste érudition avec le peuple dans la langue vulgaire. »

Madame Rosa Spitaels, chef administratif de notre Fédération, à l'honneur



Au cours du Congrès national des Fédérations touristiques et des Syndicats d'Initiative qui s'est tenu, à Namur, M. Bertrand, ministre des Communications, a remis à Mme Rosa Spitaels, notre gracieuse et dévouée collègue, la médaille belge du mérite touristique, pour l'efficacité et la probité avec lesquelles elle œuvre, depuis de nombreuses années au sein de notre groupement en vue de la promotion du tourisme dans notre belle province.

Les lauréats du Prix « Edgard Spaelant » 1968 sont connus

Les membres du Jury du Prix « Edgard Spaelant », réunis sous la présidence de M. Philippe Van Bever, député permanent et président de la Commission du Folklore brabançon, ont examiné les différents ouvrages soumis à leur appréciation pour l'attribution de ce Prix d'un montant de 10.000 francs. A l'unanimité, ils ont décidé d'attribuer le prix de langue néerlandaise pour

l'année 1968 à M. Herman Van Nuffel, pour « Spiegel van Brabant » et le prix de langue française à Mlle Solange De-launois, pour « Structure agricole d'un village brabançon à la fin de l'Ancien Régime » consacré à l'ltre.

Rappelons que c'est en vue d'honorer la mémoire d'Edgard Spaelant, député permanent, ancien président de la Commission du Folklore brabançon, que ce prix a été institué par le Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant, afin de couronner un travail inédit et original contribuant à l'histoire d'une commune du Brabant, rédigé soit en langue néerlandaise, soit en langue française.

Les personnes désireuses d'obtenir le règlement du Prix Edgard Spaelant pour 1969 peuvent s'adresser, dès à présent, au Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant 4, rue Saint-Jean, Bruxelles 1. Tél.: (02) 13.07.50.

Le Concours « Connaissez-vous nos Musées ? »

Nos lecteurs s'en souviennent: l'année 1968 a été décrétée par l'ONU « année internationale des musées ». Dans le but de s'associer aux campagnes de promotion en faveur des musées lancées par le Commissariat Général au Tourisme et les fédérations provinciales du tourisme, en vue de soutenir les efforts combien méritoires des conservateurs de musées, le Touring Club a matérialisé son action, notamment en organisant un concours original, doté de 50.000 frs de prix, sur le thème « Connaissez-vous nos musées ? ».

Au terme d'une compétition chaudement disputée, M. Eric Legrand, président du Touring Club Royal de Belgique, a remis leur prix aux lauréats et les a vivement félicités.

Voici les noms des 4 premiers lauréats: M. Luc De Corte, Gand, 1er prix. M. Rummens, Anvers, 2e prix. M. Timmermans, Bruxelles, 3e prix. M. Cuvelier, Bruxelles, 4e prix.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le Brabant a patronné le 20e Jumping International de Bruxelles

Le 20e Jumping International de Bruxelles, qui fut organisé, en novembre 1968, dans les vastes installations du Palais 7 du Centenaire, au Heysel, était placé, notamment, sous le patronage de la Province de Brabant.

A l'occasion de la quatrième journée s'est déroulée l'épreuve no 9 nationale « Prix de la Province de Brabant », barème A, au chronomètre, dotée d'une coupe, don de la Fédération Touristique du Brabant et de prix pour un montant de 15.000 francs.

Cette épreuve chaudement disputée consacra la victoire de K. Wijtten, montant « Fakir » (propriétaire: M. A. Pauwels.) Au terme de cette compétition, M. Philippe Van Bever, président de notre Fédération (voir photo ci-contre), remit personnellement à l'heureux vainqueur la splendide coupe offerte par notre organisme.



Ci-dessus, de gauche à droite: M. Philippe Van Bever, membre de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant et président de notre Fédération, M. K. Wijtten, vainqueur de l'épreuve dotée de la coupe offerte par notre Association, et M. Charles Courdent, membre également de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant.

Le premier tome d'une encyclopédie mariale vient de paraître

Premier d'une série de 10 volumes consacrés à l'histoire des principales Madones du monde entier et qui formeront une encyclopédie mariale unique en son genre puisque, jusqu'à ce jour, ce thème ne bénéficiait d'aucune étude scientifique digne de ce nom, « Les Madones couronnées de Rome » constituent une œuvre originale et qui vient à son heure en cette période marquée par une profonde évolution des mentalités.

Dans cet ouvrage, (format 14,5 x 20,5 cm, relié toile), fort de 456 pages et enrichi de 80 gravures, l'auteur, Maurice Dejonghe, Père Montfortain, membre des « Scriptores Catholici de Belgi-

que », de la « Société Mariologique de Colombie » et collaborateur de nombreuses revues mariales, traite avec une rare érudition de l'efflorescence du culte marial, de 1631 à nos jours, au cœur même de la ville éternelle. Les renseignements fondamentaux sur lesquels s'appuie cette étude ont été puisés dans les archives du Chapitre de Saint Pierre du Vatican et complétés par des documents fournis par les archives diocésaines et par les recteurs des divers sanctuaires consacrés au culte de Marie ainsi que par des notices extraites d'ouvrages spécialisés et de manuscrits inédits.

Cette monographie, dotée d'une bibliographie extrêmement fouillée et d'un tableau synoptique et chronologique permettant de suivre, pas à pas, le développement du culte marial dans la ville-mère de la chrétienté, est de nature à intéresser non seulement l'ama-

teur d'histoire, mais également le bibliophile avisé, qui trouvera, tant dans la qualité de l'iconographie que dans le soin apporté à l'édition, tous les critères répondant à ses exigences de collectionneur.

Signalons, in fine, que cet ouvrage luxueux, vendu en Belgique, au prix de 500 frs (franco: 525 frs), peut être commandé, soit chez l'auteur Maurice Dejonghe, Bunderstraat 39, Meerssen (L), Nederland, C.C.P. Bruxelles 5441.61 ou C.C.P. Pays-Bas, Nederlandsche Credietbank 1060138, à Maastricht, pour Orbis Marianus, Meerssen, soit encore chez l'éditeur: Editions P. Téqui, rue Bonaparte, 82, Paris VIe, C.C.P. Paris 386-21. Mentionnons encore que le deuxième volume, consacré aux Madones des environs de Rome et de l'Italie, sortira incessamment de presse, et que les autres tomes seront publiés de 18 mois en 18 mois.

La piste de ski de Woluwe-Saint-Lambert restera accessible jusqu'à la fin mars

La piste artificielle de ski, aménagée dans le parc de Roodebeek, à proximité de la place Verheyleweghen, terminus de l'autobus n° 20, attire chaque hiver tous les fervents d'une discipline sportive, fertile en saines émotions.

Cette année, encore, les installations resteront ouvertes jusqu'à la fin du mois de mars prochain et seront accessibles aux jours et heures ci-après: les lundis et mardis, de 16 à 21 h; les mercredis, de 14 à 18 h; les jeudis, de 16 à 21 h; les vendredis, de 16 à 18 h; les samedis et dimanches, de 10 à 12 h et de 14 à 21 h.

Cette piste, longue de 90 mètres, comporte un plan de 25 mètres, un nouveau remonte-pente et est équipée d'un éclairage artificiel. Elle est réservée aux skieurs expérimentés. Une seconde piste a été éditée à l'usage des débutants. Longue de 10 mètres, elle accuse une dénivellation de 3 mètres. Notons qu'un chalet de réception et qu'un service de location du matériel fonctionnent simultanément.

Les conditions d'accès sont fixées comme suit: usage de la piste: 40 F de l'heure; location de matériel 30 F de l'heure; utilisation du remonte-pente: 20 F de l'heure. Des moniteurs qualifiés se tiennent à la disposition des débutants et de toute personne souhaitant suivre des cours de perfectionnement.

Signalons encore que l'accès à la piste s'opère par l'Ecole Paola en face de l'église de la Sainte-Famille et que les abords des installations offrent toutes les facilités de parking pour les automobilistes.

Rappelons, incidemment, que la patinoire à glace de Woluwe-Saint-Lambert, sise, 2 avenue des Vaillants, dans le cadre du complexe sportif « Poseidon », est accessible tous les jours, sans interruption, jusqu'à la fin mars

également. L'accès est aisé tant pour les piétons (autobus n° 27 et tram n° 28) que pour les automobilistes (emprunter l'avenue de Broqueville. Vaste parking à proximité de la patinoire.

Tous nos itinéraires sont réédités en format de poche

A la demande de nombreux lecteurs souhaitant obtenir un maximum de renseignements pratiques sur le Brabant vu sous l'angle touristique, nous avons entamé, en mars 1966, une œuvre de longue haleine et qui couvrira un cycle d'environ 7 années, visant à présenter, par le truchement d'itinéraires attrayants, le vrai visage de notre province, tel que le promeneur ou l'excursionniste sont appelés à le découvrir au hasard de leurs randonnées ou de leurs balades.

Ces itinéraires, qui paraissent régulièrement dans notre Revue, font, au lendemain de leur sortie de presse, l'objet d'une réédition dans un format dit de poche (14 x 12 cm), si apprécié du public et des vacanciers. Toutes ces plaquettes, d'une teneur variant entre 32 et 56 pages, sont...électivement illustrées et complétées par une cartepère facilitant la localisation des sites à visiter. Elles sont vendues au prix extrêmement modique de 5 F le fascicule. Toutefois, en cas de virements à notre C.C.P. 3857.76, les souscripteurs sont priés d'acquitter le montant de 7 F par itinéraire commandé, soit 5 F pour la brochure + 2 F pour couvrir les frais d'expédition. Par la même occasion, il leur est chaudement recommandé de bien spécifier le fascicule désiré, de manière à prévenir tout mécompte.

Pour gouverner, sont déjà sortis de presse les itinéraires ci-après:

1. Wemmel-Meise-Grimbergen-Laeken.
2. Nivelles, capitale du Roman Pays de Brabant.
3. Tervuren et son cadre prestigieux.
4. Au fil de la Voer (Tervuren-Vossem-Leefdaal-Bertem-Louvain).

5. Louvain (deux promenades au cœur de la vieille cité universitaire).

6. Heverlee (Château d'Arenberg-Abbaye de Parc), le site des Eaux Douces et l'église romane de Bierbeek.

7. Entre Senne et Sennette (Hal - Saintes - Quenast - Rebecq - Rognon - Virginal - Samme - Plan Incliné de Ronquières - Ittre - Oisquerq - Tubize - Clabecq - Braine-le-Château).

8. Une visite à Léau, joyau du Brabant. Tous ces itinéraires ont été étudiés sur place par notre collaborateur, Yves Boyen, chargé depuis plusieurs années de la rédaction de notre Revue. Ils ont en outre bénéficié, pour leur présentation, de l'avis autorisé de Georges Van Assel, conseiller artistique et maquetiste de la revue « Brabant ».

A paraître dans le courant des mois de février et mars:

9. Au cœur du Hageland (Kessel-Lo et son ancienne abbaye de Vlierbeek - Kortrijk-Dutsel - Rode-Saint-Pierre et son château de Horst - Wezemaal - Gelrode - Betekom - Aarschot), par Yves Boyen.

10. Dans le Payottenland (Anderlecht - Gaasbeek - Lennik-Saint-Quentin - Lennik-Saint-Martin - Lombeek-Notre-Dame - Schepdaal - Bodegem - Saint-Martin - Sint-Ulriks-Kapelle - Grand-Bigard), par Yves Boyen.

11. En Roman Pays de Brabant (La Hulpe - Genval - Rixensart - Wavre - Gentinne - Villers-la-Ville - Houtain-le-Val - Nivelles - Waterloo), par Yves Boyen.

12. Les Musées communaux de Bruxelles, par Andrée Brunard, conservateur des musées de la ville de Bruxelles.

13. L'Hôtel de Ville de Bruxelles.

En préparation

14. Tirlemont, par Paul Dewalshens, archiviste de la ville de Tirlemont.

15. Au beau pays de Louvain.

16. Sur les traces de Pierre Bruegel l'Ancien (Vallée de la Pede).

17. Le long de la Route 430 (de Bruxelles à Villers-la-Ville).

Etant donné que le tirage de ces brochures est strictement limité, nous invitons nos membres à commander sans trop tarder les plaquettes qui manqueraient encore à leur collection.

FÉVRIER 1969

1 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts: Rétrospective des œuvres du peintre belge Pierre Alechinsky (jusqu'au 2 février) — A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Rétrospective consacrée aux peintres brabançons récemment décédés. (jusqu'au 15 février). Fermé le dimanche et le samedi matin. — Au Palais des Beaux-Arts: Exposition Max Beckmann (1884-1950); ouverte jusqu'au 2 mars.

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Dans les salons de l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts: Rétrospective « Saint-Josse-ten-Noode - Un demi-siècle de peinture et de sculpture 1850-1914 ». L'exposition placée sous le Haut Patronage de la Reine Fabiola est ouverte jusqu'au 16 février, tous les jours ouvrables - jeudi excepté - de 10 à 17 heures; les dimanches, de 9 h. 30 à 12 h. 30 seulement. Des visites guidées peuvent être organisées sur demande adressée en temps utile à Mlle du Jacquier, conservateur de l'Hôtel Charlier.

4 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Dans les salons de l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 20 h. 15: Conférence consacrée à divers peintres dont les œuvres participent à la rétrospective: « Un demi-siècle de peinture et de sculpture à Saint-Josse-ten-Noode, 1860-1914 ». Le thème sera traité par Mme Chartain, collaboratrice scientifique aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

8 AARSCHOT: Carnaval de l'Europe. Début des réjouissances à 21 heures.

BRUXELLES: Aux Palais du Centenaire (Heysel): Salon des Vacances et du Tourisme (jusqu'au 16 février inclus) — Au Tea-Room de la Gare Centrale, à 18 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Soirées de Bruxelles et consacrée à « la vie exaltante du compositeur suisse Jacques Dalcroze ». Conférencier: Ch. A. Porret — Au Centre International Rogier: Salon International Biscochoc (jusqu'au 16 février).

9 AARSCHOT: Carnaval des Enfants (à 14 heures).

BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon de Printemps du Cadeau et de l'Objet d'Art (jusqu'au 16 février).

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Au Cinéma Mirano, 38, chaussée de Louvain, à 10 heures: Conférence due à l'initiative de l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre du cycle des Belles Matinées de Bruxelles sur le thème: « Sous le soleil d'Egypte », présenté par Georges Dopagne.

15 AARSCHOT: Carnaval sur le Rhin (à 21 heures).

16 AARSCHOT: Carnaval des Fanfares (à partir de 14 heures).

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: A l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 10 h. 30: 5^e Conférence consacrée au XIX^e siècle: Les mouvements artistiques à Bruxelles à la fin du XIX^e siècle, par M. Philippe Roberts-Jones, Conservateur en chef des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

17 BRUXELLES: Inauguration officielle de la Bibliothèque Royale de Belgique, à l'occasion du 35^e anniversaire de la mort du roi Albert de Belgique.

18 AARSCHOT: A 14 heures, grand cortège carnavalesque — A 19 heures, bals du Carnaval.

21 BRAINE-L'ALLEUD: A 20 heures, au Kursaal, le Quatuor belge de Saxophone sous la direction de François Daneels, saxophone soprano, avec Alfred Jacquet, saxophone alto, Elie Apper, saxophone ténor et Jean Cunche, saxophone baryton. Ce concert, organisé par les Jeunesses Musicales, sera présenté par M. Albert Vanderlinden. Renseignements au Secrétariat des Jeunesses Musicales, 26, rue Pierre Flamand, à Braine-l'Alleud. Tél.: (02) 54.43.74.

BRUXELLES: A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Les gravures de Claude Lyr (jusqu'au 8 mars). La salle est ouverte du lundi au vendredi, de 10 à 12 h. et de 13 à 18 h.; le samedi de 14 à 18 h. Fermé le dimanche.

22 BRUXELLES: Salon du Jardin, de la Piscine et du Logement, au Centre International Rogier (jusqu'au 2 mars).

23 NIVELLES: Grand Cortège carnavalesque.

MARS 1969

1 BRUXELLES: 10^e Salon du Bâtiment, dans les Palais du Centenaire, au Heysel (jusqu'au 9 mars).

LOUVAIN: A la Chapelle Saint-Antoine, place Père Damien: durant tout le mois de mars, pèlerinage national à Saint Joseph.

2 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Au Cinéma Mirano, 38, chaussée de Louvain, à 10 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Matinées de Bruxelles. Au programme: Vacances au Tyrol par M. Foucart.

4 BRUXELLES: A l'Office Allemand du Tourisme, à 19 heures, conférence, avec projection, sur le thème: Châteaux et Histoire d'un roi romantique: Louis II de Bavière. Egalement les 5 et 6 mars, à la même heure.

8 BRUXELLES: Salon d'Esthétique et de Podologie, au Centre International Rogier (jusqu'au 10 mars) — Salon National Photo-Ciné, au Centre International Rogier (jusqu'au 16 mars).

9 BRUXELLES: Salon International Indropa, au Centre International Rogier (jusqu'au 12 mars).

12 BRUXELLES: Congrès de la Fédération des Industries Agricoles et Alimentaires au Palais des Congrès (jusqu'au 14 mars).

13 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Dans les salons de l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 20 h. 15: Récital de violon Eugene Prokop.

14 BRUXELLES: A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Laude De Potter expose (peinture). L'exposition restera ouverte jusqu'au 29 mars inclus. La salle est fermée le samedi matin et le dimanche.

15 AARSCHOT: A 21 heures, Bal du Prince Carnaval.

16 HAL: Cortège carnavalesque.

19 LOUVAIN: A la Chapelle Saint-Antoine, place Père Damien, nombreuses cérémonies liturgiques à l'occasion de la fête de Saint Joseph en présence de milliers de pèlerins.

21 BRUXELLES: Salon International des Inventeurs, au Centre International Rogier (jusqu'au 30 mars).

22 BRUXELLES: 3^e Salon International des matières plastiques « Euro-plastica » dans les Palais du Centenaire, au Heysel (jusqu'au 30 mars). Ce salon, placé sous le Haut Patronage de Roi Baudouin, comprendra trois sections: celle des machines, celle des matières premières et produits mi-finis et celle des produits finis. — Foire Internationale du Livre de Bruxelles, au Centre International Rogier (jusqu'au 30 mars).

23 BRUXELLES: 7^e Salon « Bel-Jouets » dans les Palais du Centenaire, au Heysel (jusqu'au 30 mars).

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Au Cinéma Mirano, 38, Chaussée de Louvain, à 10 heures: Conférence avec projection, organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Matinées de Bruxelles. Au programme: Villes, Fleurs, Canaux et Moulins de Hollande, par René Briade — Dans les salons de l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 20 h. 30: 6^e Conférence consacrée au XIX^e siècle. M. John Bartier, professeur à l'U.L.B., parlera d'Albert Lacroix, grand éditeur belge du XIX^e siècle.

29 BRUXELLES: Au Tea-Room (buffet) de la Gare Centrale, à 18 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Soirées de Bruxelles. Sujet: Côte d'Ivoire moderne et traditionnelle, par A. Van Hoorebeek.

30 HOEGAARDEN: Procession des Douze Apôtres (départ à 8 h. 30). SCHAERBEEK: Cortège carnavalesque.

AVRIL 1969

4 BRUXELLES: A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Le Patrimoine artistique de la Province de Brabant. Cette exposition restera ouverte jusqu'au 19 avril inclusivement aux jours et heures ci-après: du lundi au vendredi, de 10 à 12 h. et de 13 à 18 h.; les samedis de 14 à 18 h. La salle sera fermée les dimanches et jours fériés.

7 HAKENDOVER: Procession du Divin Rédempteur suivie d'une chevauchée très spectaculaire à travers champs. Cette pittoresque manifestation, à la fois religieuse et folklorique, est suivie, chaque année, par des milliers de pèlerins et de touristes. Elle se termine vers midi par la bénédiction donnée du haut d'un autel érigé pour la circonstance au cœur de la magnifique campagne séparant Hakendover de la ville voisine de Tirlemont. Signalons aux amateurs de folklore vivant que dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques, des centaines de pèlerins venant du Brabant, de la Campine et même de Hollande et d'Allemagne parcourent treize fois la distance séparant la Chapelle de Notre-Dame de Pierre jusqu'à l'église d'Hakendover, pour attirer les faveurs du ciel sur leurs personnes et sur leur bétail.